

# L'Estuaire

Revue d'histoire des pays de l'estuaire du Saint-Laurent

Numéro 69, juin 2009 9,95 \$

**Études à l'École technique de Rimouski (1950-54)**

**Pionniers du Cap-à-l'Orignal**

**Jules-A. Brillant**

**Un photographe rimouskois: Blondin Lagacé**

**Deux grands feux à Cabano**



**L'Estuaire**

Revue d'histoire des pays de l'estuaire  
du Saint-Laurent  
(auparavant *Revue d'histoire  
du Bas-Saint-Laurent*)

Publiée une fois l'an par la Société  
d'histoire du Bas-Saint-Laurent.

Comité de rédaction :  
Pierre COLLINS, archiviste  
à la bibliothèque de l'UQAR  
Paul LAROCQUE, historien  
Jean LARRIVÉE, GRIDEQ

Graphiste: Geneviève THIBAUT,  
Transcontinental Rimouski  
Traitement de texte et édition:  
Jean LARRIVÉE  
Relecture: Paul LAROCQUE  
Impression:  
Transcontinental, Rimouski

## Politique rédactionnelle:

Les personnes intéressées à publier  
des articles, notes de recherche ou  
comptes rendus peuvent nous les faire  
parvenir avec les fichiers numériques  
(logiciel WORD). Les textes devront  
être à double interligne avec un maxi-  
mum de 15 pages (8 1/2 x 11 pouces).

Il n'est pas nécessaire d'être un spé-  
cialiste pour publier dans la revue  
*L'Estuaire*. Le Comité de rédaction  
peut, dans certains cas, assurer un  
support aux auteurs. Les textes sont  
lus par le comité et recommandés,  
selon le cas pour publication. Les  
auteurs demeurent responsables du  
contenu de leurs articles. Une invita-  
tion cordiale est faite aux intéressés

## Dépôts légaux:

Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISSN-1484-6969

© Tous droits réservés, *L'Estuaire*, 2009

Photographie de la page couverture:  
Les badauds profitent de la foire à Lac-  
des-Aigles, 1947 (auteur inconnu).

**Sommaire**

*L'Estuaire*  
Numéro 69, juin 2009

	Page
<b>Éditorial</b> .....	2
<i>Jean LARRIVÉE</i>	
<b>Mes études à l'École technique de Rimouski (1950-1954) et mes premiers emplois d'été</b> .....	4
<i>Hervé DICKNER</i>	
<b>La disparition tragique de l'aviateur Jacques de Lesseps dans le fleuve Saint-Laurent, près de Matane</b> .....	12
<i>Louis BLANCHETTE</i>	
<b>Pionniers du Cap-à-l'Orignal: les origines des chalets Wootton et Feindel</b> .....	15
<i>Paul LAROCQUE</i>	
<b>Photographies rurales</b> .....	21
<i>Jean LARRIVÉE</i>	
<b>Jules-A. Brillant (1888-1973)</b> .....	23
<i>Nine VOISINE</i>	
<b>Le Bas-du-Fleuve, berceau de la littérature québécoise</b> .....	27
<i>Claude La CHARITÉ</i>	
<b>Le déroulement de la vie active d'un photographe rimouskois</b> .....	29
<i>Blondin LAGACÉ et Marièle CANTIN</i>	
<b>Deux grands feux à Cabano</b> .....	35
<i>Isabelle MALENFANT</i>	
<b>Sœur Irène Fournier et les Cercles de jeunes naturalistes</b> .....	39
<i>André ST-ARNAUD</i>	
<b>La seigneurie de Pachot ou Grand-Métis</b> .....	42
<i>Béatrice CHASSÉ</i>	
<b>Nouvelles brèves</b> .....	45
<i>Euchariste MORIN</i>	
<b>Livres à lire</b> .....	47
<i>Jean LARRIVÉE et Mario BÉLANGER</i>	

**Pour s'abonner à la Revue en 2009**  
(un numéro)

Individu	15 \$	Individu (soutien)	20 \$
Institution	25 \$	Institution (soutien)	35 \$

Votre chèque doit être fait au nom de

**La Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent:**

Pierre Collins

300, allée des Ursulines, Rimouski (Québec) G5L 3A1

418 723-1986 poste 1669

pierre\_collins@uqar.qc.ca

**L**a conservation de notre patrimoine bâti n'a jamais été facile... Que ce soit une maison, une grange, un pont en bois ou un phare, il faut beaucoup d'ingéniosité et d'efforts pour assurer la pérennité de notre passé. Alexander Reford nous le rappelle d'une manière plutôt éloquente dans la brochure intitulée *Le phare de Métis*<sup>1</sup> qu'il a publiée en collaboration avec Paul Gendron. Comment préserver ce magnifique phare et les bâtiments connexes? Il faut au préalable s'entendre sur la vocation future du site et, pour le moment, il n'y pas

de consensus chez les riverains et la population locale... Sans oublier la nécessaire décontamination du phare où l'on trouve encore des traces de mercure utilisé dans l'appareillage.

Tout un défi pour les gens de la Métis! Selon Roger

Boudreau du journal *L'Avantage* (27 janvier 2009), Héritage Bas-Saint-Laurent souhaite que le phare soit reconnu phare patrimonial; une pétition de 550 noms a été acheminée en ce sens. Le phare actuel aura 100 ans cet été et la population pourrait avoir accès au site si le ministère de Pêches et Océans Canada donne le feu vert.

Grâce à la passion pour l'histoire dont font preuve nos collaborateurs, ce 69<sup>e</sup> numéro de la revue *L'Estuaire* vous présente une fois de plus un contenu substantiel avec des thèmes variés qui vous feront découvrir des pans parfois insoupçonnés de notre histoire régionale.

Deux Rimouskois bien connus, l'entrepreneur Hervé Dickner et le photographe Blondin Lagacé nous racontent des moments importants de leur vie respective. Hervé Dickner relate ses études à l'École technique de Rimouski au début des années cinquante et ses premiers emplois d'été sur la Côte-Nord, une région alors en pleine expansion économique. M. Dickner rédige depuis plusieurs mois sa biographie et un livre devrait paraître bientôt. Quant à Blondin Lagacé, nous publions un extrait du troisième chapitre de son livre paru en 2008 et intitulé *Blondin profession: photographe*, écrit en collaboration avec Marièle Cantin.

Louis Blanchette nous fait revivre avec émotion la disparition tragique, à l'automne 1927, de l'aviateur Jacques de Lesseps et de son mécanicien Théodore Chichenko dans le fleuve Saint-Laurent, près de Matane. Des débris de l'avion ont été retrouvés le long de la côte et le corps du comte de Lesseps a été identifié 46 jours plus tard à Terre-Neuve! Sur une note moins triste, Paul Larocque tente d'éclaircir le mystère entourant les origines des chalets Wootton et Feindel situés au Cap-à-l'Original dans le parc national du Bic.

Avec Nive Voisine, vous en apprendrez davantage sur Jules-A. Brillant, cet illustre entrepreneur bas-laurentien qui a fondé de multiples compagnies dans différents secteurs tels la téléphonie, l'électricité, le transport maritime, la radio, la télévision. Pour sa part, Claude La Charité, professeur à l'UQAR, nous explique pourquoi le Bas-du-Fleuve est le berceau de la littérature québécoise. Une jeune diplômée de notre université, Isabelle Malenfant, nous fait partager des moments intenses en retraçant les événements relatifs aux deux grands feux qui ont embrasé la ville de Cabano au Témiscouata.

Connaissez-vous sœur Irène Fournier? André St-Arnaud présente cette femme qui a joué un rôle déterminant auprès des Cercles des jeunes naturalistes. Vous connaîtrez aussi des renseignements inédits sur la seigneurie de Pachot ou Grand-Métis grâce aux recherches de Béatrice Chassé. Quant à moi, j'ai voulu agrémenter ce numéro de juin 2009 de *L'Estuaire* avec des commentaires sur quelques photographies rurales.

Bonne lecture de votre revue *L'Estuaire*, que vous soyez assis confortablement dans votre salon, sur votre patio et pourquoi pas sur un petit coin de plage!

**Jean LARRIVÉE**

Pour Pierre COLLINS et Paul LAROCQUE du Comité de rédaction

---

**Note**

1 Alexander Reford, en collaboration avec Paul Gendron, *Le phare de Métis*, Métis-sur-Mer, Heritage Lower St. Lawrence, 45 pages.

# Mes études à l'École technique de Rimouski (1950-1954) et mes premiers emplois d'été

*Hervé DICKNER*

## **La rentrée**

La rentrée scolaire tardive de 1950 à l'École technique n'est pas stressante pour moi. C'est ma quatrième rentrée scolaire dans un collège et une telle expérience a quelque chose de familier. Une fois la reconnaissance des lieux, le programme journalier diffère peu d'une institution à l'autre.

À l'inscription, on nous remet les instructions d'usage, les plans du dortoir, de l'étude, des classes, où des places ont été assignées à l'avance aux étudiants. Le complexe d'institutions d'enseignement dont le Séminaire est le cœur comprend également l'École technique, l'École des métiers et l'École de commerce. La cafétéria du Séminaire dessert toutes les institutions. À

l'heure des repas les étudiants des trois institutions s'y rendent à tour de rôle en ordre: la discipline est de rigueur...

## **Le programme**

Les études techniques accessibles aux étudiants ayant terminé leur neuvième année s'échelonnent sur quatre années et comportent trois volets: les matières académiques, les matières technologiques et les ateliers. Les matières académiques sont enseignées à l'ensemble des étudiants tandis que les matières technologiques et les ateliers relèvent de chacune des concentrations enseignées soit la menuiserie, l'ajustage mécanique, la mécanique diesel et automobile, l'électronique, l'électricité et la plomberie.

La majorité des étudiants se questionne sur leur orientation. Les stages leur permettent de faire un choix de carrière plus éclairé. Parfois, certains étudiants changent d'orientations durant l'année scolaire. Quant à moi, j'ai choisi l'électricité depuis le jour où j'ai décidé d'entreprendre un cours technique. Je ne suis pas familier avec cette source d'énergie tant du point de vue de sa production que de son application. L'électricité constitue pour moi un mystère dont je veux percer le secret.

## **Le groupe**

La première année, notre concentration compte 53 étudiants regroupés dans deux classes différentes. Je suis dans la classe A. Au



École technique de Rimouski.

fur et à mesure que le temps passe, des étudiants sont rétrogradés au cours de métiers; d'autres quittent l'École technique volontairement ou non. Les échecs sont fatals.

Très tôt, je me lie d'amitié avec Francis Dubé. Nous avons plusieurs points en commun: il est natif de Rivière-Bleue, paroisse voisine de Saint-Marc-du-Lac-Long, il a étudié à la Maison Notre-Dame-des-champs de Sully et il a également fait sa dixième année. Nos caractères font en sorte que nous avons des atomes crochus.

Lorsque j'entre pour la première fois dans l'atelier du département électrique, je suis fasciné à la vue de toutes ces machines bien disposées en rangée, même si je ne peux pas les identifier par leurs noms et encore moins par leurs fonctions. Un professeur comme Gérard Loiselle, responsable du département électrique, nous communique son savoir avec tellement de calme, d'assurance et de facilité qu'il éveille en nous la curiosité nécessaire pour apprendre davantage.

### La première année technique

Le pensionnat ne me pèse guère. J'aime les matières enseignées. En plus de mon initiation à l'électricité, j'apprécie le dessin industriel qui nous permet de voir et comprendre des détails que l'écrit ne parviendrait pas à communiquer.

Les frais de scolarité et la pension à payer au Séminaire pour une année scolaire s'élèvent à quatre cents dollars. Il faut ajouter à ce montant toutes nos dépenses personnelles, l'habillement, les transports pour visiter ma famille, certaines sorties et autres loisirs. Même si j'ai en poche l'argent nécessaire, j'appli-



Visite à Rimouski de la princesse Élisabeth et du duc d'Édimbourg en octobre 1951.

que pour un prêt/bourse. J'obtiens un montant de quatre cents dollars, soit deux cents dollars en prêt et deux cents dollars en bourse. Je ne verrai jamais la couleur de cet argent, car il est immédiatement encaissé par l'administration du collège.

Aux vacances de l'été de 1951, je regagne la maison paternelle. Il me reste encore un peu d'argent pour entreprendre la deuxième année à l'automne et je bénéficierai certainement d'une bourse. J'ai gagné peu d'argent durant ces vacances. L'année scolaire s'annonce difficile financièrement parlant et il n'est pas question de me tourner vers mes parents. J'avais rassuré mon père sur mon autosuffisance financière et je m'en tenais à ma parole. En cas de besoin, j'ai un plan B: René, mon frère, maintenant membre de l'Aviation canadienne, viendra à mon secours et me consentira un prêt me permettant ainsi d'acquérir, pour la première fois de ma vie une paire de patins. À l'âge de dix-huit ans, j'apprends à patiner et je réalise rapidement que je ne ferai jamais un joueur de hockey. Depuis toujours, les étudiants doivent s'endetter pour étudier. Je ne fais pas exception à la règle: cela me semble normal.

De retour à l'École technique pour l'année scolaire 1951-1952, le groupe a radicalement fondu. Il ne reste plus que vingt-cinq étudiants regroupés maintenant dans une seule classe. Les échecs ne pardonnent pas...

Pour cette deuxième année, j'ai une place dans une des chambrettes au lieu du grand dortoir de l'an passé. Situées à l'étage supérieur du bâtiment, ces chambrettes, au nombre de douze, logent huit étudiants chacune. À proximité, il y a les douches et les lavabos. Dans chaque chambrette, quatre lits de métal

superposés, huit vestiaires de métal et huit petits bureaux d'études individuels accommodent les huit pensionnaires. J'occupe le haut d'un lit, les lits du bas sont attribués aux élèves de troisième ou de quatrième, la séniorité étant la règle.

### La visite de la princesse Élisabeth

Nous sommes à la mi-octobre 1951: la princesse Élisabeth, le duc d'Édimbourg et leurs deux enfants effectuent une visite au Canada. Le train royal fait un arrêt à la gare de Rimouski. Je suis parmi la foule comme curieux car je ne veux pas manquer cette page d'histoire. La visite est commentée à la radio et un des reporters n'est nul autre que l'enthousiaste René Lévesque.

### Le malade imaginaire

La routine dans un collège s'installe rapidement, mais de temps en temps des événements chamboulent nos habitudes. Un soir dans ma chambrette, installé à mon pupitre et concentré sur mes études, je suis convoqué au bureau du préfet de discipline l'abbé Jean-Marie Chamberland. Une convocation au bureau du préfet est presque toujours

un mauvais présage... Une dizaine d'autres étudiants s'y présentent en même temps que moi. M. Chamberland semble mal à l'aise mais affable et s'exprime en ces termes: «*Ne vous énervez pas, gardez votre sang-froid*». Ce qui me vient à l'esprit spontanément: nous sommes renvoyés de l'École, mais pourquoi? Il continue en s'exprimant ainsi: «*La semaine dernière, vous avez passé à la roulotte de l'unité sanitaire et les examens ne sont pas clairs. Le directeur de l'unité veut que vous repassiez des radiographies afin de s'assurer qu'il n'y a rien de grave. Vous devrez vous présenter à l'unité sanitaire mardi prochain pour prendre de nouvelles radios*».

Je me sens rassuré: je suis en pleine forme, il s'agit sûrement d'une méprise! Je jette un coup d'œil sur les autres... Pour eux peut-être, ils n'ont pas l'air en santé, leur teint est verdâtre, mais moi, malade? Impossible! L'abbé Chamberland continue ses explications en disant: «*Vous pouvez tous disposer*», et s'adressant à moi, il dit: «*Sauf toi*». Le sang arrête de couler dans mes veines. Et le préfet enchaîne: «*Toi, c'est spécial, mais ne te décourage pas, tu sais quelques années au Sanatorium dans la vie d'un jeune comme toi, ce n'est rien du tout. D'autres sont passés par-là et maintenant ils sont guéris*». Puis, il me remet une fiche cartonnée d'un brun jaune en disant: «*Regarde un peu la carte des radiographies*». En plus des informations générales inscrites, j'y vois deux croquis imprimés de poumons, le droit et le gauche avec des annotations; je lis: «*Sur le poumon gauche, la tache en forme de grappe de raisin affecte plus de 50% de la surface du poumon. Des examens plus approfondis sont nécessaires, intervention urgente*».

Je suis complètement abasourdi et sans voix. Le ciel vient de me tomber sur la tête! J'ai mal à l'estomac, je me sens faible et comme dans un cauchemar j'entends une voix qui poursuit: «*Allez, retourne dans ta chambrette, va te reposer. Demain après le déjeuner, tu iras te coucher, ne va plus en classe, repose-toi. Ils vont te convo-*

*quer afin de prendre de nouvelles radiographies, après on avisera. Ne t'en fais pas!*». Je retourne dans ma chambrette comme un zombie...

Pendant cinq ou six jours, je ne fous rien, sinon dormir et endurer mon mal, car j'ai effectivement des douleurs à l'estomac et je n'ai plus d'énergie. Auprès de mes confrères de classe, je garde le secret, on ne se vante pas d'être tuberculeux... Le jour convenu, je me présente aux bureaux de l'unité sanitaire sur la rue de la Cathédrale avec la fameuse fiche en main. On est «aux petits oignons» avec moi, je suis un grand malade après tout. Trois personnes m'entourent: le technicien, une infirmière et un médecin. Je remplis un questionnaire pour préciser mes antécédents médicaux et ceux de ma famille. Le médecin m'interroge: «*Comme ça, il n'y a pas de membres de ta famille qui sont atteints de la tuberculose?*» me demande-t-il sceptique. Nerveusement je réponds: «*Non*».

Finalement, on me radiographie une fois, on examine les radiographies, on se consulte, on recommence une deuxième fois et on étudie à nouveau les clichés. Le médecin revient d'un conciliabule avec le radiologiste et l'infirmière, me regarde sourire aux lèvres et le verdict tombe: «*Qu'est-ce qui a bien pu se passer, tu n'as absolument rien aux poumons, rien du tout. Tu peux disposer maintenant*».

Je recommence à respirer normalement et du coup mes maux disparaissent. Je me sens léger et je regagne l'École tout joyeux. Quelques jours plus tard en travaillant sur un tour à fer, l'explication surgit comme une révélation divine: les boudins de métal produits par un tour à fer sur lequel je pratiquais s'étaient accrochés à mon gilet et je le revêtais lors de la prise des radiographies. Rien de mieux pour laisser un stigmate sur la pellicule d'où la fameuse image en forme de grappe de raisin. *Alléluia!* Molière avait raison: cette expérience prouve que les maladies imaginaires sont aussi dévastatrices que les vraies.

## L'Iron Ore

La deuxième année tire à sa fin et elle a été des plus intéressantes. L'été dernier, Serge Robert, un confrère, a bossé dans le Grand Nord avec son père électricien à l'emploi de l'*Iron Ore Company*. Cette compagnie a entrepris des travaux préparatoires en vue d'extraire le minerai de fer de la mine de Knob Lake à 360 miles de Sept-Îles. Francis Dubé et moi formons le projet d'y travailler lors de nos prochaines vacances estivales.

Nous écrivons au chef recruteur de l'*Iron Ore* en offrant nos services comme apprentis électriciens pour les mois de juin, juillet et août à venir. Nous sommes aux anges lorsque nous recevons une réponse affirmative de M. Rivard. Par la même occasion, nous recevons nos instructions, entre autres, nous devons nous présenter au comptoir de la Cie *Hollinger Ungava Transport* à l'aéroport de Mont-Joli et nous rapporter à M. Paradis lorsque nous serons prêts à traverser.

L'assurance d'avoir un emploi d'été rémunérateur dans notre discipline nous rend fébriles et pleins d'enthousiasme. Je réalise le bien-fondé de ma décision, celle d'avoir réorienté ma vie en désertant le travail en forêt.

L'aéroport de Mont-Joli est le principal lien aérien avec Sept-Îles. Les travailleurs et certains matériaux à destination de la Côte-Nord y transitent. Très tôt le matin du 2 juin 1952, sans prendre un seul jour de congé dans nos familles, sans un sou en poche, Francis Dubé et moi nous nous présentons à l'aéroport de Mont-Joli, convaincus que le gérant M. Paradis, nous fournira une passe sur le prochain vol de la Cie *Hollinger Ungava Transport* en partance pour Sept-Îles. Comme il s'agit d'avions-cargos, le transport des marchandises est prioritaire, le transport des passagers demeure un accommodement conditionnel aux disponibilités à bord des avions.

Le premier jour se passe dans l'attente, le départ est remis au lendemain peut-être... La compagnie *Iron Ore* a mis, à la disposition des travailleurs en attente d'un passage, des facilités d'hébergement à la ville de Mont-Joli. Troisième jour, sur la fin de l'après-midi, nous avons le feu vert pour l'embarquement. C'est notre baptême de l'air. Dans un DC-3 de l'armée transformé en cargo, sur des petits bancs repliables de toile adossés à la carlingue, devant un amoncellement de marchandises de toutes sortes, arrimées au centre par des filets de cordages, nous nous envolons. Nous ne voyons rien, mais nous savons qu'au-dessous de nous, c'est la mer. Drôle de sensation pour un premier vol.

À Sept-Îles, une grande déception s'abat sur nous: les électriciens sont en grève et le département électrique est fermé jusqu'au règlement. Malgré tout, nous sommes quand même engagés et on nous incorpore à l'équipe chargée de la construction de la ligne électrique longeant la voie ferrée qui doit desservir la mine. Le salaire atteint 85 cents l'heure et le coût de la pension s'élève 1,50\$ par jour. Nous recevons nos instructions et nous nous dirigeons vers notre campement désigné sous le nom du «*trois miles*». Nous nous rapportons au contremaître de notre future équipe, M. Beausoleil.

Au matin du second jour, nous nous embarquons à bord d'une draine en compagnie d'une dizaine d'hommes. Notre destination: «*le 12 miles*». À cet endroit, un tunnel traverse la montagne et débouche à mi-hauteur sur la tumultueuse rivière Moisie. Notre travail consiste à percer dans le roc des trous d'un pouce et demi de diamètre à quatre ou cinq pieds de profondeur. Après des centaines et des centaines de coups de masse, après des heures de ce travail harassant, les trous sont bourrés de dynamite et pouf! Tout vole en éclats, on nettoie le trou et on recommence. Ces trous recevront ultérieurement les poteaux de la ligne électrique.

Dès les premiers jours, le contremaître, M. Beausoleil, se montre agressif et hargneux envers les deux jeunes étudiants que nous sommes. Il nous ridiculise en nous traitant de tous les noms: blancs-becs et que sais-je encore... Il nous affecte aux tâches les plus difficiles. Après une scène assez désagréable où mon ami Francis est bousculé rudement par lui, c'est la goutte de trop. Exaspéré, je fonce sur lui, mais je suis retenu par les hommes in extremis. Sur-le-champ, M. Beausoleil m'avise que je suis congédié.

Le lendemain, je dois me présenter aux bureaux de la compagnie où on prend ma déposition. On me demande de retourner au campement et d'attendre la suite des événements. Le soir même, les autres travailleurs sont interrogés. Ceux-ci corroborent ma version des faits. M. Beausoleil est congédié. Un nouveau contremaître est nommé et je retourne à mon travail.

### Les apprentis électriciens

La grève des électriciens vient de se terminer et il y a un poste pour moi comme apprenti électricien. Je rejoins ma nouvelle équipe sachant que le travail va changer du tout au tout. Mon salaire atteint maintenant 95 cents l'heure et je peux effectuer du temps supplémentaire quasiment à volonté...

Une série de résidences pour les cadres de l'*Iron Ore* est en construction. En compagnie d'un électricien, je m'occupe du filage de ces maisons. Étant donné la formation reçue à ce jour à l'École technique, il s'agit d'un travail d'enfant. Le contremaître remarque mon degré de connaissances et se montre fort satisfait. Je lui fais part de la disponibilité de Francis qui possède les mêmes habilités et connaissances techniques; alors, il s'empresse de nous réunir. Nous formons une belle équipe et le contremaître nous confie des travaux de plus en plus compliqués. Nous en sommes très fiers.

Septembre arrive à grands pas et l'argent gagné pendant nos vacances nous permettra d'assumer tous les frais inhérents à notre troisième année scolaire. Quelques autres confrères ont vécu la même expérience un peu partout sur la Côte-Nord. Nous sommes privilégiés, car en plus d'acquérir de l'expérience, nous avons gagné près de 1000\$ et acquis ainsi notre indépendance financière pour l'année.

### Eddy Ross

Les travailleurs viennent de tous les horizons et le raffinement n'est pas leur point fort. Certains ont un passé douteux... Les divertissements à Sept-Îles sont peu nombreux. Il y a le Cinéma Lido et l'Hôtel Santerre, un endroit un peu mal famé, où les bagarres sont fréquentes. Le «*waiter*» en chef est un dénommé Eddy Ross, un ancien boxeur. Lorsque celui-ci nous remarque, Francis et moi, il comprend notre situation: deux jeunes étudiants naïfs et sans défense, faciles à exploiter. Il apprend également que nous travaillons afin de gagner l'argent nécessaire pour poursuivre nos études. Très tôt, il nous réserve une table un peu à l'écart, tout près du bar où il peut exercer une surveillance. Dès notre grosse bière avalée, il nous enjoint de quitter les lieux et de rentrer au campement. Pour lui, pas question que nous dépensions notre argent. Un point c'est tout.

### La jeune fille de Sully

À la fin de l'été 1952, Francis et moi prenons quelques jours de congé en rendant visite à nos familles respectives avant d'entreprendre l'année scolaire, la troisième en fait. Je retrouve avec grand plaisir mes amis du rang III, Lionel, Joffre, Lucien, Guildo, ainsi que Claude et Camilien, nouveaux voisins, et naturellement Wilfrid, mon frère, maintenant propriétaire d'une automobile. Pour souligner mon retour parmi eux, même temporaire, ils décident de m'amener à une soirée de danse à Sully qui se tient dans une maison

privée. Mes amis décident de se payer ma tête en me jouant un bon tour.

Ils me présentent une jeune fille de leur connaissance, impressionnée, il faut bien le dire, par le fait que je suis étudiant dans un collège à Rimouski. À la fin de la soirée, je reconduis la jeune demoiselle chez elle où elle veut me présenter à sa mère. Mes amis avaient mis à exécution leur plan: ils lui ont dit que je serais bien heureux de la présenter à mes parents, pourvu qu'elle demande la permission à sa mère. Je pensais que celle-ci refuserait une telle permission surtout aux petites heures du matin, après tout je suis un inconnu... Mais la réponse est affirmative, me voilà dans de beaux draps et en route vers la maison paternelle.

Arrivés à la maison, maman se lève et je fais les présentations. Arrive un moment où il faut bien se coucher, il se fait tard. Alors, maman demande à mon père de se lever et de monter dans ma chambre et de se coucher avec moi. Quant à la jeune fille, elle couchera avec ma mère. Je suis gêné et désarmé... Je ne suis que de passage avant de regagner Rimouski dans quelques jours. Dans la chambre, mon père ne dit qu'une seule phrase: «*Qu'est-ce que tu as fait là?*». Je demeure silencieux, inutile de tourner le fer dans la plaie. À peine quelques heures plus tard, mon père se lève et me dit: «*J'ai besoin de toi pour conduire le tracteur, lève-toi.*».

La jeune fille s'installe debout sur les attachements à l'arrière du tracteur, impossible de lui faire comprendre la sécurité, elle ne veut pas me quitter d'une semelle. Maman mandate les plus jeunes comme chaperons, ils nous suivent partout. Et voilà que mes amis se pointent pour se délecter de leur entourloupette réussie... Maintenant il faut reconduire cette demoiselle à Sully, on se quitte sur une vague promesse de correspondance... J'ai une pensée pour mes amis d'enfance et comme se plaisait à dire Voltaire: «*Seigneur délivrez-moi de mes amis! Mes ennemis, je m'en charge.*». J'ai hâte de

retourner à Rimouski pour oublier cette visite brève visite dans ma famille et entreprendre la troisième année de mon cours technique.

### La troisième technique

Me voilà de retour parmi mes 25 confrères de classe et je constate avec satisfaction que tous ont vécu des expériences intéressantes durant les dernières vacances. Plusieurs ont travaillé sur des chantiers de la Côte-Nord.

### Cacher les apparences

Hier, c'était congé. Francis et moi avons une occasion de nous rendre à Mont-Joli pour voir M. Paradis, gérant de l'aérogare. Nous rencontrons par la même occasion des compagnons de travail de passage et nous nous rendons à l'hôtel afin de souligner cela. Nos libations durent un peu trop longtemps et nous regagnons l'École technique vers les vingt heures. Je me dirige discrètement vers ma chambrette et je me couche. Il s'agit de la meilleure chose à faire dans ma condition, pas question de rencontrer un surveillant...

Le lendemain, je demeure couché jusqu'à ce que mon «*mal de bloc*» disparaisse. Malheur à moi, l'abbé Chamberland me rend visite et s'inquiète à mon sujet. Je prétexte un mal de dents qui m'a tenu éveillé une partie de la nuit. Il me suggère d'aller chez le dentiste. Je tergiverse, je n'ai plus mal et en désespoir de cause je prétends que je n'ai plus un sou. Qu'à cela ne tienne, il communique avec un dentiste de ses amis et lui demande de me faire crédit. Le rendez-vous est pris... Pour cacher les apparences, bravement, je subis le supplice de me faire extraire une molaire. Je n'ai pas de chance avec les dentistes.

### Les radios à cristal

La routine collégiale reprend ses droits et l'année s'égrène paisiblement entrecoupée par des moments joyeux susceptibles de

nous faire oublier bien des ennuis. Ainsi en est-il de l'écoute des joutes de hockey avec l'aide, en général, de radios à cristal, clandestines bien sûr. Dans notre chambrette, nous sommes privilégiés: je suis en possession d'une vraie radio camouflée dans une valise sous mon lit. J'y ai raccordé les écouteurs de mes sept compagnons de chambrée. Ceux-ci les ont dissimulés dans leurs oreillers, les lits de fer servant de conducteurs. Pas facile à détecter pour les surveillants qui s'interrogent sur les sourdes clameurs qui s'élèvent à chacun des buts d'un Maurice Richard, d'un Jean Béliveau ou autres.

J'anticipe avec beaucoup de joie la fin de l'année scolaire, car Francis Dubé et moi retournerons à Sept-Îles. Le travail sera plus intéressant étant donné qu'en plus de maîtriser l'environnement, nos connaissances sur le terrain sont plus grandes. La fin de l'année scolaire arrive enfin, les examens sont maintenant choses du passé.

### Les deuxièmes vacances à Sept-Îles

Pour la traversée du fleuve, même scénario que l'an passé sauf qu'il n'y a pas d'attente à l'aéroport. On m'avise que je dois me mettre à la disposition d'*Holinger Ungava Transport*. Le gérant de la compagnie s'adresse à moi en anglais et m'informe que je dois me rendre au mile 134 sur la ligne entre Sept-Îles et Knob Lake. Il s'agit d'une base aérienne et ferroviaire temporaire pour acheminer le matériel destiné à l'ouverture de la mine et à la construction de la ligne de chemin de fer. Ma mission consiste à effectuer certains travaux électriques mais la priorité est le changement des deux lumières brûlées en tête du poteau en bout de piste. Ces lumières servent de balises pour les pilotes.

### Le poteau du 134

Je prépare tout le matériel nécessaire à l'accomplissement de ma mission principale, incluant une paire d'éperons et deux ceintures de sécurité et je m'envole vers le 134. En

m'accueillant, le responsable de la base me rappelle ma mission en insistant sur l'urgence du remplacement des lumières en bout de piste. Je m'installe et je fais la reconnaissance des lieux. Horreur! Je n'ai jamais vu un poteau aussi haut, en fait, il s'agit de deux poteaux bout à bout. À la jonction de ces deux poteaux et au sommet, quatre haubans descendent vers le sol aux quatre coins cardinaux. J'aurai à enjamber les haubans du milieu. La hauteur totale semble être d'au moins 70 pieds et je n'ai jamais monté dans un poteau...

Derrière la centrale électrique, il y a un poteau, pas bien haut, 25 pieds tout au plus. Je mets les éperons et ma ceinture et je me lance à l'assaut du poteau pour un apprentissage en autodidacte. À dix pieds du sol, mes éperons glissent... Je prends le poteau à bras le corps et je descends jusqu'à son pied. Les bras égratignés, le menton éraflé, la chemise déchirée, découragé mais entêté, je recommence. Le résultat est un peu mieux mais pas assez pour accomplir ma mission de toute évidence. Fort des conseils obtenus auprès d'un monteur de ligne à Sept-Îles, je pratique sur mon bébé/poteau. Monte, descend, monte, descend... Le jour fatidique arrive et je prends mon courage à deux mains. J'endosse mon attirail et je mets deux lumières dans ma chemise et je commence l'escalade. La lente montée se fait comme dans un rêve: le temps n'existe pas. Le moindre faux pas me serait fatal. J'arrive à mi-hauteur à la croisée des haubans; ma vue doit demeurer concentrée sur l'environnement immédiat. Je prends ma deuxième ceinture de sécurité, la bascule au-dessus des câbles d'acier et avec mille précautions je l'assujettis à mon harnais et détache la première ceinture. Je traverse ces fameux haubans et j'arrive au sommet où je peux enfin remplacer ces deux lumières brûlées. Une fois redescendu, je réalise que si j'avais fait une chute, je serais demeuré suspendu le long du poteau et personne ne serait venu me secourir...

### La «diesel shop»

Les autres parties de ma mission étant terminées, je suis rapatrié au département électrique de Sept-Îles. À la même période, les ingénieurs électriciens décident d'utiliser des conducteurs à gaines de cuivre pour l'électrification de la «diesel shop». L'utilisation de ce conducteur exige des habiletés techniques particulières. Après une formation à cet effet, Francis et moi sommes choisis pour installer ces conducteurs à la «diesel shop».

En plus de la technique spéciale d'installation, les conducteurs sont posés au plafond du bâtiment à 50 pieds du sol. Au début, nous travaillons avec précaution avec des filets de sécurité, mais au bout d'un certain temps nous évoluons sur les poutres d'acier avec autant d'aisance que si nous étions au sol. Nous avons la possibilité d'effectuer du temps supplémentaire à volonté.

Nous jouissons très peu de loisirs étant occupés à travailler, cependant ceci ne m'empêche pas de faire la connaissance de Jeannine G, téléphoniste à Québec Téléphone. Nos rencontres sont limitées à cause de nos horaires incompatibles. Il s'agit de ma première relation amoureuse et elle est empreinte de pudeur et de timidité.

Septembre est à nos portes, Francis et moi avons à prendre une grande, très grande décision: demeurer à l'emploi de *l'Iron Ore* en permanence où retourner terminer notre cours technique. Un officier de la compagnie essaie de nous persuader de continuer à travailler pour la compagnie. Si nous acceptons, nous serons sans diplôme et nous y tenons. La quatrième année de l'École technique sera une année intéressante au niveau du savoir. Nous ne voulons pas manquer cette opportunité et nous annonçons à cet officier notre décision: nous retournons au collège.

### La quatrième technique

De retour à la maison pour deux ou trois jours, je prends connaissance de mon courrier, dont mon

bulletin de la troisième année avec une note qui se lit comme suit: «*Cette année vous devrez être externe*». Ce qui signifie que je dois d'urgence retourner à Rimouski et me dénicher une pension en ville et de préférence me trouver un colocataire. Un compagnon de classe, Théobald, est dans la même situation. Nous trouvons une pension sur la rue Sainte-Thérèse, tout près du collège. Être externe signifie des coûts plus onéreux que le pensionnat. Pour arrondir nos fins de mois, nous nous engageons dans la réserve des Fusiliers du Bas-Saint-Laurent et également comme pompiers volontaires. J'accepte à l'occasion d'accomplir certaines tâches comme dessinateur industriel et gardien d'enfants. Pourquoi pas? Je suis heureux de retrouver mes collègues, mais malheureusement deux manquent à l'appel. Ils ont décidé de rejoindre le marché du travail. La vie collégiale reprend son cours normal.

### Installation d'un radar et d'une antenne réceptrice de télévision

Notre groupe, au département électrique participe à deux projets avant-gardistes: installation d'un radar dans une console située sur le toit de l'École de marine et l'installation d'une antenne pour capter les signaux de télévision. Collaborer à l'installation d'un radar est une expérience inoubliable. Vivre toutes les étapes de cette installation, recevoir l'enseignement technique de son fonctionnement et finalement capter l'image en vert sur l'écran cathodique nous gonflent de satisfaction et d'orgueil. Il en est de même lorsque finalement nous réussissons à ériger la première antenne réceptrice de signaux de télévision à Rimouski. Ces signaux ne viennent pas de Rimouski, mais de Québec ou de Montréal, car la station de télévision de Rimouski est prévue pour l'automne 1954. Notre équipe, sous la gouverne de Gérard Loïselle, est la première à capter la fameuse tête d'indien sur un écran de télévision à Rimouski.



Installation du radar sur le toit de l'École de marine.

### Corporation des techniciens professionnels du Québec

Tous les finissants des écoles techniques de la province peuvent adhérer à la Corporation des techniciens professionnels du Québec. Comme futurs diplômés, nous sommes conviés à en faire partie. À cet effet, notre classe a la possibilité de nommer un représentant auprès du Chapitre Bas-Saint-Laurent de la Corporation. Je suis élu par mes pairs à ce poste.

Comme activité de fin d'année, notre conseil de classe, présidé par Réal Giguère, a organisé une visite industrielle à l'usine de la *General Electric* à Québec. Cette activité coïncide avec la tenue du congrès provincial de la Corporation des techniciens professionnels du Québec au Château Frontenac, rien de moins. Le congrès se terminera par un grand banquet sous la présidence d'honneur du premier ministre, Maurice L. Duplessis.

Après le banquet, il y aura un grand bal. Qui dit bal dit danse, qui dit danse dit partenaire... Depuis un certain temps, j'entretiens une correspondance avec Alberte Garon de Sainte-Foy et je l'invite au banquet lors d'une visite chez elle. Cette très

belle fille, bien éduquée, issue d'une famille de douze enfants, accepte ma demande.

### Maurice L. Duplessis

Peu de semaines avant le banquet, le président de la Corporation m'annonce que je suis désigné pour remercier le premier ministre après son discours au banquet. Je m'informe de ce qu'il faut faire et dire, car je n'ai pas eu l'occasion d'assister à ce genre de cérémonie. Celui qui remercie un conférencier doit faire ressortir les principaux points de son discours et en faire un résumé. Aucune préparation n'est possible.

À la date convenue, nous nous dirigeons en autobus nolisé vers Québec. Le conseil de classe a réservé des chambres dans un motel sur le chemin Sainte-Foy, non loin de la résidence de ma cavalière. Après la visite industrielle, nous retournons au motel pour nous préparer pour le banquet et le bal. Au moment convenu, en taxi, je vais quérir Alberte et en route vers le Château Frontenac.

Je pénètre dans la grande salle de bal du Château Frontenac, je suis intimidé devant tant de splen-

deur. On m'avise que j'ai une place assignée à la table d'honneur, cela va de soi, mais pas ma compagne, je dois la confier à mes confrères, c'est un grand risque... Je suis nerveux... L'heure avance.

Installé à l'extrémité gauche de la table, je perds la notion du temps. Les discours se succèdent les uns après les autres. Le premier ministre Maurice L. Duplessis est présenté. Il parle avec aisance et humour, je prends des notes selon les conseils que j'avais reçus. Il termine et je suis invité à le remercier. Je longe les convives par derrière, je m'installe devant le micro, les jambes flageolantes, les genoux qui cognent et je commence à parler en consultant mes notes. Après un temps indéfini, je n'ai plus rien à dire et je conclus. Le premier ministre se lève, me serre la main et je regagne ma place comme un automate. Mission accomplie! Je suis applaudi, mais je n'ai aucun souvenir de ce que j'ai pu dire. Comment ai-je pu accomplir cette tâche? C'était comme marcher sur un fil tendu au-dessus du vide et sans filet...

Je rejoins mes compagnons, on me félicite, on me taquine... Le bal commence, mes talents de danseur n'impressionnent pas ma compagne. Après la soirée, je raccompagne Alberte chez elle en taxi. Du Château Frontenac à Sainte-Foy c'est loin et j'ai les yeux rivés sur le compteur qui avance inexorablement... Je connais ma limite financière, enfin on arrive à destination. Les adieux sont courts et le taxi redémarre vers Québec. Lorsque le compteur m'indique la somme que je ne dois pas dépasser, je demande au chauffeur de me déposer, je le paie et je parcours à pied la distance qui me sépare du motel. La marche apaise les tensions, aide à la réflexion et de plus c'est économique.

### Fin des études au début de juin 1954

Dans quelques semaines, les études seront choses du passé. J'ai acquis un bagage de connaissances et j'ai le goût de poursuivre mes études. J'aimerais devenir ingénieur, mais financièrement ce n'est pas possible.

1950  
54

**ÉCOLE TECHNIQUE DE RIMOUSKI**

**6<sup>e</sup> PROMOTION**

PHOTO: L. O'VALLÉ  
DESSIN: G. GIGUÈRE

La 6<sup>e</sup> promotion de l'École technique de Rimouski (1950-1954).

J'ai voulu m'inscrire au programme universitaire du Collège militaire royal St-Jean, mais j'ai dépassé l'âge limite de quelques mois et il semble qu'il n'est pas possible d'obtenir une dérogation.

Les classes terminées, nous organisons notre «party» de fin d'études comme toute bonne promotion. Mes parents ont fait le voyage pour assister à la collation des diplômes. Leur présence me comble et je suis fier d'avoir réussi à relever le grand défi que je m'étais donné il y a quatre ans déjà.

Notre promotion est la sixième de l'École technique. Pendant quatre années, nous avons partagé des moments parfois heureux, parfois difficiles, mais somme toute nous en garderons des bons souvenirs. Nous avons également développé une belle camaraderie. Nous avons tissé des liens d'amitié aussi forts que des liens fraternels car à bien y penser, nous avons passé plus de temps ensemble qu'avec certains de nos frères.

Avant de nous quitter, nous nous engageons les vingt-trois à nous revoir périodiquement, à organiser un

conventum dont le premier est fixé à Rimouski pour 1964, dans dix ans. Cela semble tellement loin! L'heure des choix a sonné, je dois rejoindre le marché du travail pour de bon. Heureusement, les possibilités sont grandes.

# La disparition tragique de l'aviateur Jacques de Lesseps dans le fleuve Saint-Laurent, près de Matane<sup>1</sup>

Louis BLANCHETTE

Pendant trois jours, du 18 au 20 octobre 1927, une violente tempête a sévi dans tout l'Est du Québec, répandant des tonnes d'eau, provoquant des inondations et des glissements de terrain. Des routes furent éventrées, des ponts arrachés, et des dizaines de familles forcées de trouver refuge en des lieux plus sûrs. Ce mauvais temps a occasionné de sérieuses difficultés de navigation sur le Saint-Laurent, provoqué des échouages de navires et le naufrage d'un imposant voilier.

Mais, le fait le plus mémorable demeure, sans aucun doute, la chute de l'hydravion du comte Jacques de Lesseps, survenue dans le Saint-Laurent à quelques kilomètres à l'ouest de Matane. La chute brutale de l'appareil a entraîné dans la mort le pilote Jacques de Lesseps, et Théodore Chichenko, son mécanicien.

L'article rappelle brièvement les conditions entourant la chute de l'appareil et résume les efforts de recherches aussitôt entreprises. Enfin, il est complété par un court extrait du rapport d'enquête menée par la Compagnie aérienne franco-canadienne, propriétaire de l'appareil, dans les jours qui ont suivi le tragique accident survenu le 18 octobre 1927.



Jacques de Lesseps.  
(grandquebec.com, 20 octobre 2008)

## Une violente tempête sur le Saint-Laurent

De nombreux incidents maritimes ont perturbé la navigation maritime sur le Saint-Laurent. Retenons-en quelques-uns survenus au cours de l'après-midi du 18 octobre, dans la zone entre Rimouski et Matane. Ainsi, le *NEWTON PINE* entre en collision avec le *CANADIAN RUNNER* qui s'échoue sur la côte de l'île Saint-Barnabé, en face de Rimouski. Puis, l'*OPOROSITA*, un voilier de 5 274 tonnes, s'échoue à l'Anse-aux-Coques, à Sainte-Luce-sur-Mer. Armé par la compagnie italienne *Fratelli Beraldo*, de Gênes, le navire se dirigeait vers le port de Montréal

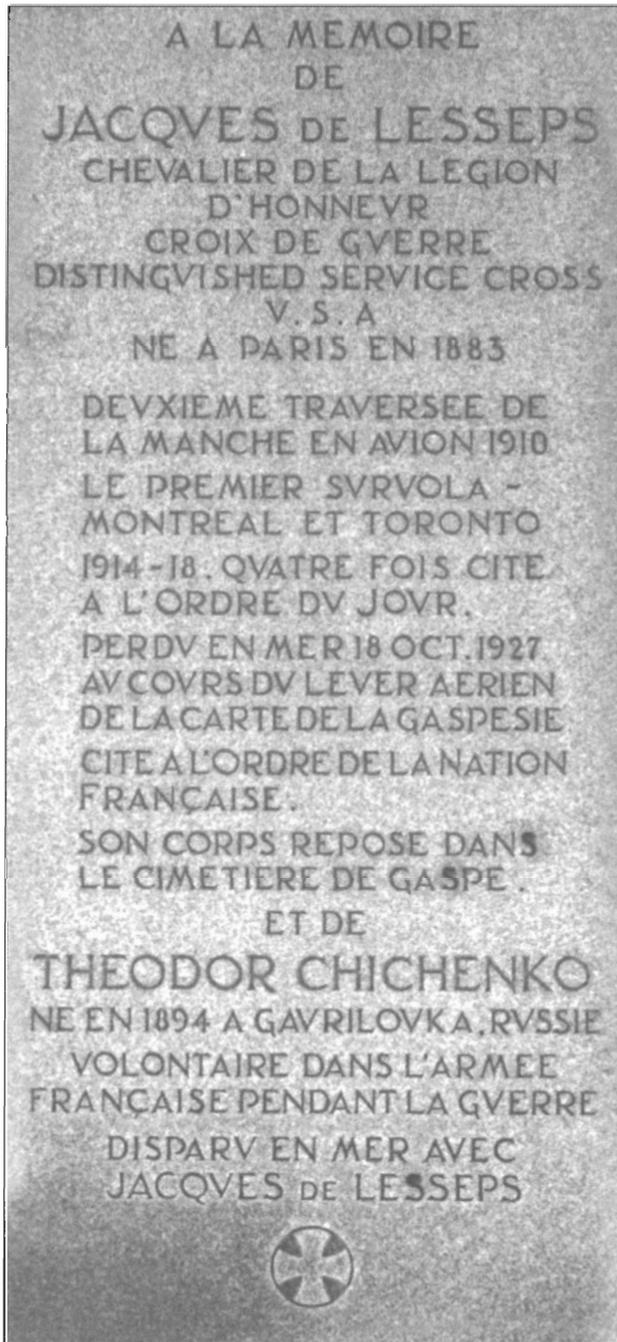
pour prendre une cargaison de céréales. Ces trois navires ont toutefois pu reprendre la mer une fois la tempête terminée.

De plus, deux navires imposants sont entrés en collision à l'est de Pointe-au-Père provoquant le naufrage de l'un d'eux. Le navire *UNION*, jaugeant 6 388 tonnes et battant pavillon français, se dirigeait vers le port de Montréal. Il dévie de sa course et vient frapper le *VULCANO*, venant de Montréal, ses soutes pleines de céréales et se dirigeant vers Gibraltar. Le *VULCANO*, d'une jauge de 5 398 tonnes, propriété de la compagnie *Navigazione Generale Italiana*, de Gênes, était commandé par le capitaine

Mucatelli. Durement frappé, le navire prend l'eau et sombre rapidement. Heureusement, le capitaine et son équipage regagnent la côte, sains et saufs, en dépit des vents forts et du brouillard intense. L'enquête a démontré que l'épave du navire pourrait se trouver non loin de celle de l'*EMPRESS OF IRELAND*, échoué en mai 1914, en face de Sainte-Luce-sur-Mer.

## La fin tragique du comte Jacques de Lesseps

Il est impossible de parler de cette journée du 18 octobre 1927 sans rappeler à notre mémoire la chute de l'hydravion piloté par le comte



Détail du monument érigé à Gaspé en l'honneur de Lesseps. (Photo Serge-Alain Ouellet, Collection Louis Blanchette)

Jacques de Lesseps, survenue à quelques milles à l'ouest de Matane. Parti de Gaspé en début d'après-midi, accompagné de son mécanicien, de Lesseps devait se rendre à la base de Val-Brillant, sur le lac Matapédia, propriété de la Compagnie aérienne franco-canadienne, dont il était directeur et premier pilote. La chute

de l'appareil dans les eaux du Saint-Laurent terminait tragiquement un vol fort mouvementé. Une enquête minutieuse a démontré que l'appareil a survolé, en fin de parcours, les villages de Saint-Damase et de Sayabec, avant de retourner vers Saint-Léandre et se diriger vers le nord-nord-est.

Avant de quitter Gaspé, le comte de Lesseps avait communiqué avec la base de Val-Brillant et confirmé que si le temps devenait trop mauvais, il poserait son appareil à Matane d'où il téléphonerait à nouveau à sa base. C'est ce qu'il a manifestement tenté de faire, mais les conditions étaient devenues trop difficiles, et surtout, la visibilité nulle.

L'hydravion a violemment percuté la masse d'eau tumultueuse du Saint-Laurent et s'est fracassé en centaines de morceaux. Poussés par les flots et à la faveur des courants marins, des débris de l'appareil sont retrouvés tout le long de la côte, depuis Baie-des-Sables jusqu'à l'Anse-Pleureuse. Toutefois, les parties les plus significatives de l'appareil, dont la coque arrière, le plan fixe, le plan de dérive, la roue et le gouvernail de profondeur, sont repêchées, le 21 octobre, en face et à l'est de Matane, par le capitaine Robert Heppell, à bord de son navire *PUCELLE D'ORLEANS*.

Malgré d'intenses recherches dans les jours suivant le drame, les deux aviateurs n'ont pas été retrouvés. Mais, chose extraordinaire, le matin du 3 décembre 1927, sur la grève de la baie de Port-au-Port, sur la côte ouest de Terre-Neuve, le corps de Jacques de Lesseps est découvert, quarante-six jours après sa chute dans le Saint-Laurent. Dûment identifié, le corps est rapatrié à Gaspé, où il est inhumé dans le respect des volontés de l'aviateur.

Ainsi, la journée funeste du 18 octobre 1927 a vu disparaître dans les eaux orageuses du Saint-Laurent, dans le pays maritime de Matane, un pionnier de l'aviation mondiale, le comte Jacques de Lesseps.

### **Extraits du Rapport d'enquête**

(...)

*J'opérai alors une enquête méthodique dans les fermes éparses de cette région, et de maison en maison je pus suivre l'itinéraire de l'avion jusqu'à un demi-mille en arrière de Rivière-Blanche. Là on avait entendu l'avion volant bas, dans le brouillard, et se dirigeant vers le nord, c'est-à-dire en direction du fleuve. J'avais acquis la certitude que l'avion avait regagné le Saint-Laurent dans le voisinage de Rivière-Blanche.*

*C'est à Rivière-Blanche que j'appris que l'on avait recueilli une épave de l'appareil à Sandy Bay. Je m'y rendis aussitôt et j'identifiai un aileron de l'avion. Cette épave prouvait que l'avion s'était posé en mer et pouvait être en détresse.*

*Le fleuve était très houleux, agité de fortes lames, et couvert d'une brume épaisse.*

*En pleine nuit, il était d'ailleurs impossible d'entreprendre des recherches. Je demandai toutefois au poste radiotélégraphique de Pointe-au-Père de lancer un avertissement aux bateaux qui étaient en ce moment sur le fleuve, ce qu'il fit aussitôt.*

*De plus, le capitaine HEPPEL de Matane, avait été avisé par le ministère des Terres et Forêts, et s'était mis à notre disposition.*

*Je me rendis donc aussitôt à Matane où j'arrivai vers minuit et pris les dispositions nécessaires avec le capitaine HEPPEL, pour qu'un de ses bateaux fit des recherches le lendemain matin entre Matane et Rimouski.*

*Le temps étant encore brumeux le lendemain matin, 21 octobre, le bateau ne put partir qu'à 11 heures et demie.*

*Mais dès la première heure, ayant appris qu'une autre épave avait été découverte près de Rivière-Blanche, je repartis avec Monsieur Bois pour l'identifier. Sur le trajet, à quelques milles en aval de Rivière-Blanche, nous découvrîmes un fragment de l'autre aileron. Je laissai Monsieur Bois continuer les recherches sur la grève, avec Monsieur G. Roy qui nous avait rejoints et je continuai mon chemin. Je découvris encore un autre morceau d'aileron à deux milles en amont de Rivière-Blanche.*

*L'épave signalée le matin était le gouvernail de direction.*

(...)

*Dans la soirée, enfin, nous apprîmes que la coque même de l'avion venait d'être jetée à la côte à quelques milles en aval de Matane. Elle était brisée et vide. La partie arrière avait été arrachée. J'envoyai Monsieur Bois reconnaître cette épave.*

*Le lendemain (22 octobre), le capitaine HEPPEL nous avisait avoir retrouvé en mer, à deux milles au large, la partie arrière de la coque.*

*Ces débris ne pouvaient plus laisser qu'un faible espoir de retrouver les aviateurs, à moins qu'ils n'eussent été rejetés à la côte.*

*Depuis cette date, des recherches méthodiques ont été organisées par le Département des Terres et Forêts le long des côtes de Gaspé. Divers débris ont été recueillis mais jusqu'ici aucune trace de Monsieur de Lesseps ou de Monsieur Chichenko. Plusieurs recherches aériennes, le 19 et le 20, le 23, le 28 octobre ont été faites aussi sans résultat.*

L'enquête a été menée par Georges Ravit, directeur technique de la Compagnie aérienne franco-canadienne, aidé par L. Bois, de la même compagnie, et par Gédéon Roy, du ministère des Terres et Forêts, bureau de Rimouski.

Source: Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Centre d'archives de Québec.

#### **Note**

1 Cet article a été publié dans le *Bulletin Jeunesse maritime du Saint-Laurent*, n° 9, novembre 2007, pages 4 et 5 et dans la revue *Au pays de Matane*, n° 83, avril 2007, pages 33-35.

# Pionniers du Cap-à-l'Original: les origines des chalets Wootton et Feindel

*Paul LAROCQUE*

Les visiteurs du Parc national du Bic empruntent volontiers le chemin sinueux qui, à partir de la ferme Rioux, longe le littoral du côté est pour conduire à la très belle maison Lyman (1922), et ensuite au cap à l'Original. À partir de là, en un lieu battu par les vents, une vue imprenable sur le fleuve et l'île du Bic s'offre à eux. Bien peu de visiteurs savent que le tracé du chemin qu'ils viennent de parcourir a été «verbalisé» dès 1860. Cet itinéraire était le seul possible, compte tenu des imposantes barrières rocheuses («montagne à Michaud», «montagne des Anglais») dont on devine la présence plus à l'ouest. Tout laisse d'ailleurs croire qu'une voie de passage, sentier ou chemin rudimentaire, y a facilité la circulation des pionniers du Cap bien avant 1860, dès l'époque des premières concessions seigneuriales.

Sur ce chemin du Cap, les visiteurs auront également remarqué, à proximité de l'anse au Voilier, la présence de deux bâtiments anciens. Celui qui côtoie le littoral a encore l'allure d'une grange-étable, tandis que le second, de taille modeste, a l'aspect d'une petite maison (*voir les photos ci-jointes*). Au tournant des années 1920, lorsque Walter Lyman, ex-militaire et homme d'affaires de Montréal, fait l'acquisition de la plus grande partie du territoire

voisin du Cap-à-l'Original, il cède pour un montant symbolique les deux édifices et quelques arpents de terre à des membres de sa famille. Transformées en chalets par des villégiateurs enthousiastes, la grange-étable et la petite maison sont aujourd'hui connues sous les noms de «Chalet Feindel» et de «Chalet Wootton». Toutefois, le mystère plane encore au sujet de la véritable origine des deux bâtiments. Dans les pages qui suivent, nous évoquerons rapidement les étapes du peuplement de la région avoisinant le Cap-à-l'Original avant d'émettre quelques hypothèses concernant les chalets<sup>1</sup>.

## Le temps des pilotes

On doit au prêtre et historien régional Joseph Désiré Michaud deux ouvrages bien documentés et abondamment cités sur l'histoire de la région du Bic, rédigés au cours des années 1920. L'auteur y rappelle ce que la toponymie actuelle doit aux observations des plus anciens navigateurs, auxquels ce littoral pittoresque offrait une série de repères essentiels, à commencer par l'île du Bic et les havres naturels accessibles à marée haute. Il évoque également une série d'événements maritimes dans le voisinage immédiat du Bic: naufrages, pilotage, trafic maritime en temps de guerre, notamment en 1759<sup>2</sup>.



Chalet Wootton. (Photo Paul Larocque, 2008)



Chalet Feindel. (Photo Paul Larocque, 2008)

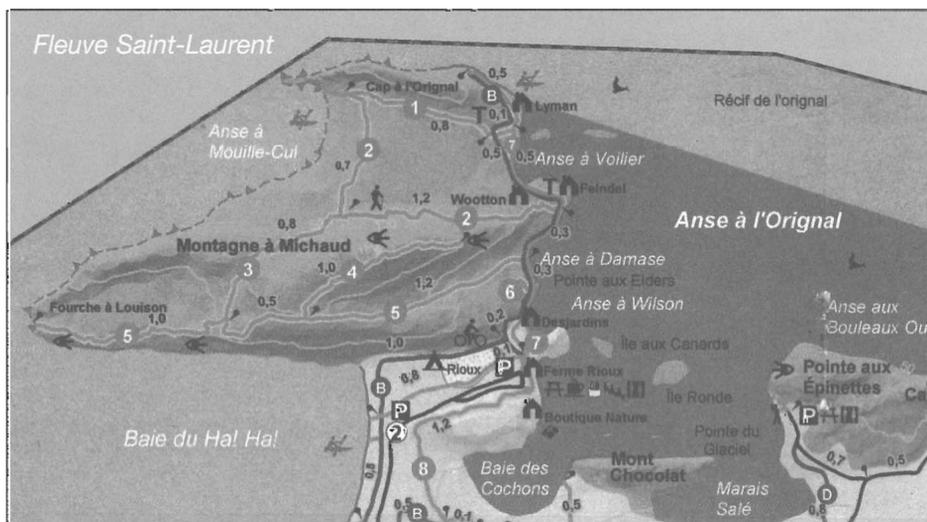
Parmi les quelques pionniers du Bic à la fin du 18<sup>e</sup> siècle, on note la présence de pilotes établis soit dans la baie du Vieux-Bic, soit dans le secteur du Cap-à-l'Original ou encore à l'anse à Mercier de Saint-Fabien-sur-Mer. Outre le pilotage, qui implique de longues heures de veille dans le secteur nord-est de l'île du Bic (l'anse des Pilotes), ces navigateurs construisent une maisonnette sur la terre ferme, effectuent quelques

défrichements, élèvent quelques animaux et surtout peut-être, au grand dam des seigneurs, se livrent à la pêche, particulièrement celle du saumon remontant le cours de la rivière du Sud-Ouest. Les noms de José Labrie, Antoine Michaud, Jean-Marc Arseneau, Antoine Petit, William Ross, tous pilotes, sont aujourd'hui liés à la phase pionnière de la région Bic-Saint-Fabien<sup>3</sup>. Parmi ces personnages, José Mignot dit Labrie est celui

qu'on associe le plus volontiers au Cap-à-l'Original et à la baie du Ha! Ha! Son fils Joseph deviendra pilote à son tour en 1787<sup>4</sup>. La famille Labrie sera propriétaire de terres au Cap pendant plus d'un siècle. L'«anse à Damase» doit d'ailleurs son nom à Damase Labrie, navigateur et descendant probable de José.

À l'époque où Joseph Labrie obtient son brevet de pilote, on note l'arrivée au Cap de Laurent Chouinard et Claire Gagnon, un couple de la région de L'Islet victime d'excommunication pour des motifs encore nébuleux. Navigateur et sans doute pilote ou aspirant pilote, Laurent Chouinard se fera concéder une terre allant de l'actuelle anse au Voilier

jusqu'à l'anse à Mouille-Cul<sup>5</sup>. De toute évidence, pilotes et navigateurs trouvent avantage à s'établir dans le secteur du Cap, d'autant que les autorités coloniales entendent alors faire de l'île du Bic le lieu principal d'embarquement des pilotes du Saint-Laurent. Aussi tôt qu'en 1794, une carte décrit d'ailleurs déjà ce secteur de la côte en utilisant des toponymes qui nous sont familiers encore aujourd'hui (*voir la carte ci-contre*).



Carte d'une partie de la seigneurie du Bic esquissée d'après un plan de 1794. (Gaston Deschênes, *Les exilés de l'anse à Mouille-Cul...*, Sillery, Septentrion, 2006, p. 63)

Le couple Chouinard-Gagnon quittera cependant le Cap après un séjour d'une dizaine d'années. Nouvelle destination: Cap-Chat, où un établissement de pêche est en voie de formation. Dans la région du Bic, le pilotage ne suffit déjà plus à engendrer du développement. À l'instar de la navigation maritime, le métier de pilote va connaître une forte expansion mais le littoral bicois ne sera pas le plus achalandé. Au début du 19<sup>e</sup> siècle, Pointe-au-Père, notamment, aura la préférence de plusieurs navigateurs<sup>6</sup>. Reléguée un peu dans l'ombre et propriété de seigneurs absents, la région Bic-Saint-Fabien demeure pour l'essentiel un territoire vide d'habitants.

### L'époque des bâtisseurs

La première moitié du 19<sup>e</sup> siècle correspond à l'émergence de plusieurs communautés villageoises dans le paysage rural québécois. À Bic comme à Saint-Fabien, un tel développement se fait encore attendre malgré quelques signes avant-coureurs: construction d'un moulin à farine au Bic en 1825, avec la participation active de 14 censitaires; érection canonique des paroisses de Saint-Fabien et de Sainte-Cécile en 1829; parachèvement du chemin Royal, lien terrestre essentiel. Le peuplement du territoire demeure cependant très limité jusqu'à l'essor de l'exploitation forestière en lien avec l'implantation de moulins à scie à compter de 1845. Cette année-là, William Price fait construire un moulin près de l'embouchure de la rivière du Bic. D'autres moulins ne tarderont pas à utiliser également les eaux de la rivière du Sud-Ouest.

Ces initiatives auront des effets déterminants: évaluées à 203 et 371 habitants en 1842, les populations de Bic et Saint-Fabien atteindront respectivement 2 200 et 1 300 personnes en 1860<sup>7</sup>. Les rangs de l'intérieur des terres seront rapidement occupés. L'incorporation civile (création de municipalités en 1855) accélérera la construction de chemins convenables. Les paroissiens de Sainte-Cécile (Bic) et de Saint-Fabien construiront de véritables

églises et accueilleront leurs premiers curés résidents.

Le secteur du Cap-à-l'Original ne sera cependant pas au cœur de ces développements. Le chemin Royal parachevé au début des années 1830 le contourne en obliquant à l'intérieur des terres suivant un tracé proche de l'actuelle route 132. Les activités forestières sont d'autre part tributaires du réseau hydrographique des rivières du Nord-Ouest (ou «du Bic») et du Sud-Ouest, ainsi nommées parce que chacune se déverse dans le fleuve en un point différent de la baie du Bic. Le secteur du Cap n'a de ce côté aucun avantage à offrir. Lorsqu'elle prend forme dans la seconde moitié du 19<sup>e</sup> siècle, l'agglomération villageoise du Bic se blottit naturellement au fond de la baie du même nom. Le choix du site de la première église confirme cette tendance: l'emplacement est à la fois voisin du fleuve et du chemin Royal. À Saint-Fabien, en raison des Murailles (crête rocheuse surmontant l'étroite plaine littorale), un choix plus drastique s'impose: entre le chemin Royal et le fleuve, on choisit le voisinage du chemin. Le village s'étendra donc le long de la route, à une certaine distance des Murailles et de l'anse à Mercier.

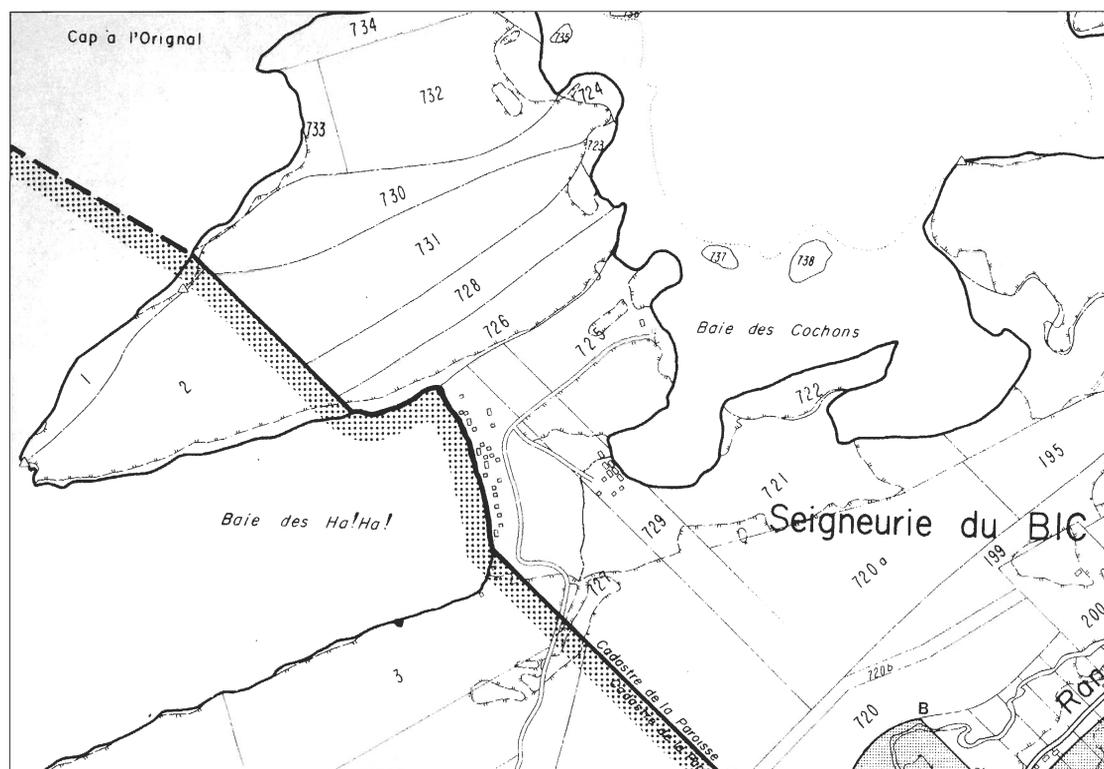
S'il est quelque peu marginalisé, le territoire du Cap n'en est pas moins le théâtre de changements significatifs. Là comme ailleurs à Bic et Saint-Fabien, le découpage et la répartition des terres s'accélérent. Au moment même où la municipalité du Bic prend les mesures pour «verbaliser» les tracés des chemins devant desservir les rangs de l'intérieur des terres, on décide aussi, à la demande des résidents, d'ouvrir le «chemin du Cap»<sup>8</sup>. Celui-ci correspond, pour l'essentiel, à l'actuelle entrée ouest du parc du Bic. À partir du chemin Royal, il mène jusqu'aux abords de la baie du Ha! Ha! pour ensuite bifurquer vers l'est et plus loin vers le nord-est, longeant le littoral jusqu'à l'emplacement actuel de la maison Lyman. Un second chemin («chemin de la Grève») relie la baie du Ha! Ha! à l'entrée de la rivière du Sud-Ouest.

Dès 1871, une cinquantaine de personnes habitent le secteur compris entre le Cap-à-l'Original et le chemin Royal, selon le recensement nominatif. Réalité ou illusion statistique? En 1873, lorsque vient le temps d'effectuer la répartition pour refaire le chemin du Cap, on constate que seuls trois propriétaires, François-Régis Michaud, Dominique Dumas et Victor Gagnon, paient une cotisation normale. Le montant demandé à tous les autres est symbolique: terres de faibles dimensions, absence de bâtiments, etc<sup>9</sup>. Une école accueille néanmoins une vingtaine d'élèves. Grâce au chemin du Cap, il est plus facile de se déplacer vers Saint-Fabien que vers le Bic. En 1870, l'archevêché de Rimouski donne une suite positive à la requête de neuf chefs de famille: il leur sera possible de fréquenter l'église de Saint-Fabien, malgré leur appartenance territoriale à la frange ouest de la paroisse du Bic<sup>10</sup>.

### Crise et mouvements fonciers

Pour un temps, il semble donc que le secteur du Cap et de la baie du Ha! Ha! soit en voie de faire le plein de population et d'activités. Mais ce développement atteint vite un point de saturation, tout comme celui de la région de Bic et Saint-Fabien. En 1873, la construction du chemin de fer Intercolonial arrive à son terme. Plusieurs travailleurs de la région proche perdent ainsi un emploi recherché. Parallèlement, l'industrie du sciage voit ses marchés se réduire. Les années difficiles qui vont suivre inciteront plusieurs milliers de Bas-Laurentiens à s'exiler vers la Nouvelle-Angleterre, plus accessible que jamais grâce au transport ferroviaire.

Au Cap-à-l'Original comme un peu partout ailleurs, les transactions foncières reflètent cette situation: elles sont nombreuses, souvent faites sous la contrainte (à la suite d'une faillite), et parfois effectuées par procuration (lorsqu'elles impliquent des expatriés). Voyons cela plus en détail<sup>11</sup>. En 1881, la confection d'un premier cadastre permet de mieux délimiter et évaluer les propriétés



Extrait du cadastre du Bic pour le secteur du Cap-à-l'Original et de la baie du Ha! Ha!

foncières de la municipalité du Bic (*voir l'extrait du cadastre ci-haut*). Dans le secteur du Cap et de la baie du Ha! Ha! seules trois propriétés foncières (lot 732; lots 727 et 729; lots 721, 723 et 725) ont alors une étendue et des bâtiments leur conférant une valeur significative. Or, ces trois propriétés vont changer de main à brève échéance.

**Lot 732:** au milieu des années 1880, Hypolite Michaud, fils d'un pionnier de la région du Cap, François-Régis, prend comme bien d'autres le chemin des États-Unis (Fall River). En 1889, pendant son séjour à l'étranger, il vend par procuration le lot 732 à Léandre Dubé<sup>12</sup>. Ce dernier ne tarde pas à vendre au navigateur Hilaire Paradis la portion est du lot 732, voisine du littoral.

**Lots 727 et 729:** à son retour en 1891, Hypolite Michaud achète une propriété dans le secteur de la baie du Ha! Ha! ayant appartenu à son beau-père Abraham Dumas<sup>13</sup>.

**Lots 721, 723 et 725:** cette troisième propriété a appartenu à Joseph D'Anjou, marchand du Bic et prêteur d'argent sur gages, qui vient de faire faillite. Raphaël Rioux, un cultivateur du troisième rang de Saint-Fabien, l'achète en 1889 des mains du syndic<sup>14</sup>.

Bilan: à compter du début des années 1890, deux familles installées sur de nouveaux lots prendront racine et mettront leur domaine en valeur pendant plusieurs décennies: la résidence de la **famille Michaud** (démolie à l'époque de la création du parc) est désormais située près de la baie du Ha! Ha! alors que celle de la **famille Rioux** (secteur de l'actuelle ferme Rioux) avoisine le littoral est.

Au nord-est, par contre, à proximité du Cap, quelques morcellements créent de petits «lots de grève» (partie 732 ou 734 a, 723, 724), particulièrement à l'extrémité des lots 734, 732 et 730. Plusieurs contrats de cette période comportent la mention de droits de pêche sur la «devanture»

des lopins récemment découpés. De nouveaux propriétaires non domiciliés font graduellement leur apparition sur les rôles d'évaluation. Certains sont des navigateurs résidant au village du Bic: c'est le cas d'Hilaire Paradis (fraction littorale du lot 732, plus tard lot 728) et de ses deux fils, David et Désiré (fraction ouest ou non littorale du lot 730). D'autres proviennent de Saint-Fabien, tel Étienne Michaud (fraction littorale du lot 730), frère d'Hypolite, qui exploite un moulin à scie et à farine à Saint-Fabien sur le site de l'actuel «faubourg du Moulin».

Quels que soient les motifs de ces propriétaires, leur attrait pour le littoral retient l'attention. Pour le reste, notons que les lots 734, 731 et 726, accidentés et moins accessibles, sont demeurés dans les mains des héritiers de la famille seigneuriale Campbell. Notons aussi que le lot 733, ouvert sur l'anse à Mouille-Cul, appartient depuis 1876 à Charles-Édouard Michaud, «ingénieur civil à Ottawa» et plus tard arpenteur à L'Isle-Verte<sup>15</sup>. Le lot 728, seule propriété demeurée entre les mains d'un descendant du pilote José Labrie (Damase Labrie, navigateur), est sur le point d'être vendu à Hilaire Paradis. Aucun de ces lots ne comporte de bâtiments.

#### **Quelles sont les origines des chalets Wootton et Feindel?**

C'est à cette époque et dans ce contexte qu'ont sans doute été construits les futurs chalets Wootton (**lot 723**) et Feindel (**lot 724**), selon les conclusions de la firme Dendrolab. À l'été 2007, celle-ci a prélevé dans

chacun de ces bâtiments des échantillons de matériel ligneux et procédé à l'analyse de leurs cercles de croissance. Résultats: le chalet Wootton aurait été construit **au plus tôt** en 1888 en recyclant certaines pièces dont la date de coupe remonterait tantôt à la période 1863-64, tantôt aux années 1871-1873<sup>16</sup>. Le chalet Feindel aurait été édifié **au plus tôt en 1894** en utilisant certaines pièces coupées en 1877, 1886 et 1890<sup>17</sup>. L'expression «au plus tôt» rappelle qu'une construction peut être effectuée avec un certain décalage par rapport à l'année de coupe proprement dite.

Les auteurs des deux rapports sont d'avis que les premiers habitants du chalet Wootton ont probablement utilisé le chalet Feindel en tant que dépendance agricole. La proximité des deux bâtiments et les dates probables de leur construction confèrent une certaine crédibilité à cette hypothèse. On peut toutefois se demander si le chalet Wootton a bien été une maison de ferme. Sa petite taille initiale et sa vulnérabilité apparente face aux rigueurs de l'hiver semblent lui conférer une vocation saisonnière. Quelle aurait été cette vocation? Soutien à l'agriculture ou l'exploitation forestière? Point d'appui pour un petit chantier maritime? Villégiature? Contrebande? Cueillette d'engrais sur le littoral (varech)? Pêche à fascines? À titre d'exemple, évoquons simplement les nombreuses installations saisonnières pour la pêche («cook-rooms») jalonnant à la même époque le littoral gaspésien et bien d'autres régions maritimes. Un lieu pour apprêter les captures, entreposer le matériel, cuisiner, dormir...

Rappelons en outre que les lots 723 et 724 appartiennent à des propriétaires distincts. Le futur «chalet Wootton» est apparemment la propriété légale de Raphaël Rioux depuis 1891. Lorsque celui-ci fait don en 1895 à son fils Cirice des lots 721, **723** et 725, il conserve pour lui et son épouse Obéline Bernier un lopin de

terre «enclos» d'un arpent et demi par sept... «à prendre à la route courant nord-est jusqu'à trois quarts d'arpents de la maison entre la montagne du Sud et un rocher qui s'y rencontre»<sup>18</sup>. Quelle que soit la signification exacte de cette description, la route du nord-est correspond sans doute au chemin du Cap verbalisé par la Municipalité du Bic. **Raphaël Rioux aurait-il, avant ou après la donation, construit le futur chalet Wootton?** Notons cependant que Raphaël a d'autres projets en tête. Il ne tarde pas à partir pour les États-Unis (Fall River), laissant à Cirice la tâche de vendre ses dernières possessions foncières. Il est encore expatrié en 1909, tandis que Cirice s'enracine au Cap<sup>19</sup>.

L'examen des contrats relatifs au lot 730, contigu au 723, laisse entrevoir une autre possibilité. En 1891, son propriétaire Étienne Michaud vend à deux navigateurs bicois, les frères David et Désiré Paradis, la portion la plus vaste et la plus à l'ouest du lot 730. Il conserve la partie est du lot, de superficie limitée (cinq arpents)<sup>20</sup>. À quel point celle-ci se confond-elle avec le lot 723? Au décès d'Étienne en 1906, son fils Gonzague hérite de la section orientale du lot... «avec une part de pêche en société avec Hypolite Michaud»<sup>21</sup>, ce qui laisse entendre que le lopin de cinq arpents donne accès au fleuve. **Étienne Michaud, propriétaire de moulin, aurait-il construit le chalet Wootton? Ou faudrait-il plutôt regarder du côté de Gonzague?** Ce dernier vend le lopin à Charles Beaulieu père et fils, cultivateurs de Saint-Fabien, en 1909<sup>22</sup>. Pour la première fois, un acte de vente concernant la section est du lot 730 mentionne l'existence de bâtiments...

S'il y a confusion apparente entre les lots 730 et 723, tout semble indiquer que le lot 724 (chalet Feindel) n'a aucune existence légale de 1884 à 1920: pendant cette période, on ne relève aucune inscription de ce lot dans l'index des enregistrements pour la paroisse de

Sainte-Cécile-du-Bic. La section est du lot 732 (que les documents notariés désignent comme étant le «732 (partie)» ou le 734 a), propriété du navigateur Hilaire Paradis, semble le recouvrir totalement. Le 2 juin 1898, une déclaration de deux fils d'Hilaire, soit David et Désiré, va dans le même sens. Devant notaire, les deux frères rappellent qu'ils sont tous deux propriétaires de la partie occidentale du lot 730 depuis le 15 décembre 1891, et qu'un droit de passage leur a été accordé par Étienne Michaud en direction du chemin verbalisé (sur lequel ils débouchent, de toute évidence, à la hauteur du lot 724). **Ils déclarent en outre avoir construit ensemble une grange sur la terre de leur père Hilaire Paradis**<sup>23</sup>. Cette grange pourrait fort bien correspondre au futur chalet Feindel.

L'apparente confusion cadastrale incite toutefois à la prudence. Devant l'absence de preuves irréfutables, les origines des deux bâtiments demeurent encore partiellement mystérieuses. À la fin du 19<sup>e</sup> siècle, malgré la présence de deux familles résidentes (les Michaud et les Rioux), le secteur du Cap-à-l'Original est éloigné de toute agglomération et connu de quelques initiés seulement. Les transactions foncières y sont pourtant nombreuses, particulièrement aux abords du littoral. Ajoutons qu'elles sont également hasardeuses: le notaire doit s'en remettre aux déclarations souvent imprécises de ses clients et les risques d'erreurs sont élevés. Il faudra attendre l'arrivée de villégiateurs anglophones au cours des années 1920 avant que l'on ne remédie à ce problème.

## Notes

- 1 Plusieurs documents utilisés dans ce texte ont d'abord été consultés aux archives du Parc national du Bic. Soulignons que celles-ci ont été considérablement enrichies par les apports successifs – dépouillements d'archives, entrevues, rapports de recherche – de Gisèle Gagné, Brigitte Gagnon et Maude Flamand-Hubert. Nous remercions sincèrement Marlène Dionne, responsable du service éducation et conservation, pour son accueil et son aide.
- 2 Joseph Désiré Michaud, *Le Bic. Les étapes d'une paroisse. Première partie: au temps des découvertes et sous la tenure seigneuriale*, Québec, Ernest Tremblay, 1925, 328 p.
- 3 *Ibid.*, p. 157-159.
- 4 *Ibid.*, p. 215-223.
- 5 Gaston Deschênes, *Les exilés de l'anse à Mouille-Cul. L'étonnante histoire de Laurent Chouinard et Claire Gagnon*, Sillery, Les éditions du Septentrion, 2006, p. 61-66.
- 6 Jean Leclerc, *Le Saint-Laurent et ses pilotes 1805-1860*, Montréal, Leméac, 1990, p. 140 et suivantes.
- 7 Marielle Coulombe et Jacques Lemay, *L'histoire du Bic*, Parc national du Bic, Cahier d'inventaire 5, 1976, p. 88.
- 8 *Registre des délibérations du Conseil local de la Municipalité de Sainte-Cécile-du-Bic*, livre 1857-1862, 7 mai 1860 et 6 août 1860, p. 119 et 124-125; 25 mars 1861, p. 146, Archives de l'Université du Québec à Rimouski.
- 9 *Registre de voirie, de ponts et de cours d'eau de la municipalité du Bic, procès-verbal du 4 juin 1873*, Archives de l'Université du Québec à Rimouski.
- 10 Joseph Désiré Michaud, *Le Bic. Les étapes d'une paroisse. Deuxième partie: un siècle de vie paroissiale*, Québec, *L'Action sociale*, 1926, p. 153.
- 11 Les informations qui suivent découlent pour une bonne part d'un retour au greffe du notaire Louis-René Gauvreau, qui a longtemps exercé sa profession au Bic. Nous avons examiné l'index des «actes» pour une période allant de 1886 à 1912. À partir d'informations recueillies au préalable, nous avons identifié tous les «actes» relatifs aux patronymes Michaud, Rioux, Paradis, Beaulieu et Belzile, et procédé ensuite à un examen des documents concernant les lots 723, 724, 728, 730, 732 et 734 du cadastre du Bic. Comme nous allons le constater, les résultats de l'opération ne sont pas toujours probants mais permettent quelques éclaircissements.
- 12 ANQ-R, CN101, S27, SS1, greffe du notaire Louis-René Gauvreau, 29 février 1888, #3292.
- 13 *Ibid.*, 18 décembre 1891, #4121.
- 14 *Ibid.*, 28 mai 1889, #3575.
- 15 *Ibid.*, 24 novembre 1876, #1011.
- 16 Dendrolab, *Datation de la maison Wootton par dendrochronologie*, rapport d'expertise #2007-01, 2007, 20 p.
- 17 Dendrolab, *Datation de la maison Feindel par dendrochronologie*, rapport d'expertise #2007-03, 2007, 20 p.
- 18 ANQ-R, CN101, S27, SS1, greffe du notaire Louis-René Gauvreau, 8 mars 1895, #4766.
- 19 *Ibid.*, 20 décembre 1909, #8257.
- 20 *Ibid.*, 15 décembre 1891, #4120.
- 21 *Ibid.*, 8 janvier 1907, #7487.
- 22 *Ibid.*, 3 novembre 1909, #8193.
- 23 *Ibid.*, 2 juin 1998, #5494.

# Photographies rurales

Jean LARRIVÉE

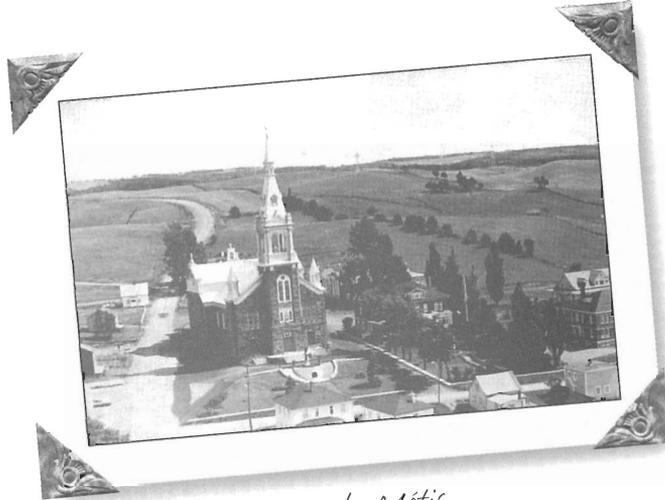
Les vieilles boîtes jaunies par le temps renferment parfois de petits trésors. Non! Il ne s'agit pas d'un peu d'argent... Dans un article précédent, j'ai fait état de la découverte de lettres anciennes<sup>1</sup>. Cette fois-ci, ce sont simplement quelques photographies d'une époque révolue. Ces trouvailles ont été faites lors d'un déménagement de ma mère qui devait quitter sa grande maison pour un appartement plus modeste, compte tenu de son âge.

Ces scènes de la vie rurale nous dévoilent la région de la Mitis, notamment l'église de Saint-Octave, située en plein cœur de ce village à flanc de colline.

Deux photographies font référence à l'agriculture; une d'entre elles est plutôt inusitée: une famille, en tenue du dimanche, pose fièrement auprès du tracteur et c'est une femme qui tient le volant! L'autre photographie, bien cadrée, nous montre quatre hommes en action lors de la récolte du grain: la moissonneuse nous révèle les premiers balbutiements de cette technologie agricole.

Assis sur les rebords d'une superbe bagnole, le père et l'enfant sont touchants même s'ils ne se touchent pas... À cette époque, les humains font preuve de réserve dans l'expression de leurs sentiments. Malgré cela, la petite fille semble fière d'être avec son père. À l'endos de la photographie, on peut lire: «*Pendant que son père se repose, Carissina pose avec son chat*».

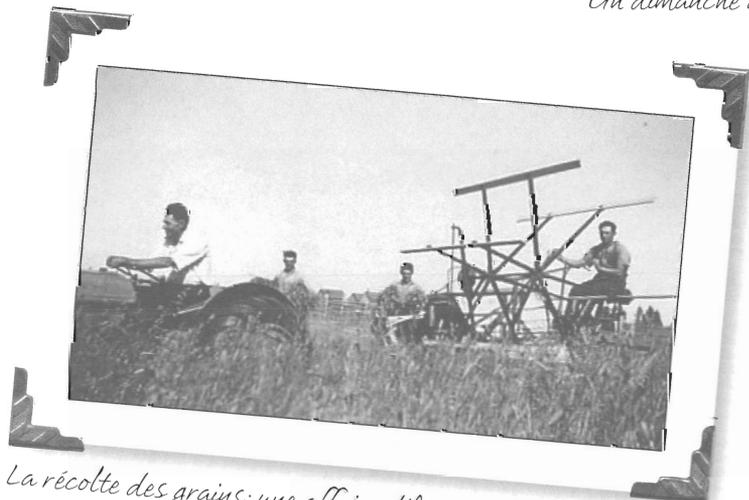
Les trois autres photographies relatives à des scènes de chasse risquent de froisser les cœurs sensibles, car à notre époque, les gens aiment manger un steak, du porc ou du poulet bien emballés. Ils ne veulent surtout pas savoir que pour y arriver, il faut tuer l'animal... Quelle fierté sur les visages de nos chasseurs! Ils exhibent sans retenue leurs proies favorites: canards noirs ou lièvres. Même le jeune garçon



*Église de Saint-Octave-de-Métis.*



*Un dimanche à la ferme...*



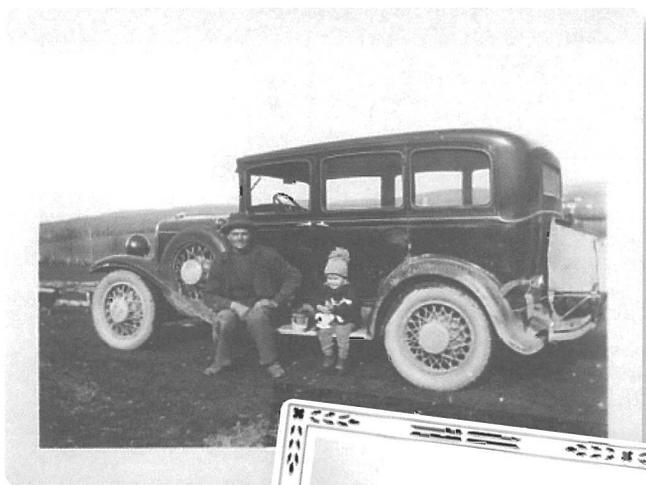
*La récolte des grains: une affaire d'hommes?*

participe et pose pour la postérité. Et que dire de cette femme, au port altier, avec ses deux lièvres aussi blancs que la neige au sol! Elle revêt des vêtements chauds et tient un fusil, probablement de calibre 12, dans sa main gauche. Remarquez aussi ses belles bottes!

La plupart de ces photographies renferment une caractéristique assez inédite: quelques personnes affichent un sourire... Habituellement, les photographies anciennes montrent des visages taciturnes. La technologie photographique de l'époque obligeait les figurants à l'immobilité, comme le souligne Blondin Lagacé dans son livre *Blondin: profession photographe*:

*Lorsqu'on regarde des photographies prises à cette époque, on voit que les personnes ont l'air très sévère. Elles étaient photographiées à la lumière du jour et elles nous semblaient très raides. Cela s'explique par le fait qu'on leur plaçait un carcan où elles appuyaient l'arrière de la tête. Il ne fallait pas qu'elle bouge et elles devaient conserver leur expression pendant quelques secondes, apparaissant de ce fait très droites et sérieuses. Le photographe exposait alors pendant une seconde ou deux, c'est long en photographie<sup>2</sup>.*

Ce procédé était surtout utilisé en studio. Cela laisse supposer que les photos rurales de cet article ont été prises avec un appareil différent et une vitesse d'obturation plus élevée. Mais il ne faut pas oublier que la vie était rude et les sourires rares...



*Un père et son enfant assis sur les rebords d'une superbe baignole.*



*Une famille exhibe une chasse fructueuse.*



*Quelle chasse aux canards!*



*Chasse aux lièvres en hiver.*

#### Note

- 1 Jean Larrivée, «Lettres anciennes: une famille de Grand-Métis en deuil (1907-1908)», *L'Estuaire*, n° 64, juin 2004, p. 26-27.
- 2 Blondin Lagacé, en collaboration avec Marièle Cantin, *Blondin : profession photographe*, Cabano, Les éditions Alain Tardif, 2008, p. 30.

# Jules-A. Brillant (1888-1973)<sup>1</sup>

*Nive VOISINE*

Trente-six ans déjà! Le 11 mai 1973, Jules-A. Brillant s'éteignait à l'âge de 84 ans et 10 mois. En ce jour, Rimouski et le Bas-Saint-Laurent perdaient un de leurs concitoyens le plus célèbre, un homme d'affaires prestigieux qui les avait fait connaître au Québec et au-delà. Il était déjà entré dans la légende.

## Des origines modestes

Dans la foulée de la Croix Victoria décernée en 1918 à Jean Brillant, le frère de Jules-André, la famille aime se glorifier de son ancêtre Olivier Morel de la Durantaye et, par une étude généalogique intitulée *Famille Brillant de Bois-Brillant*, elle fait remonter ses origines au XV<sup>e</sup> siècle. Il n'en reste pas moins que Joseph Brillant et Rose Raiche forment une famille très modeste, le père, employé du Canadien National, vivant successivement à Assamets-quaghan, Petit-Métis et Saint-Octave-de-Métis avant de se fixer au Bic, d'où il est originaire.

Deuxième d'une famille de cinq garçons (les autres sont Horace, Jean, Edmond et Arthur), Jules-André Brillant naît le 30 juin 1888 à Assamets-quaghan, près de Routhierville; il est cependant baptisé à Saint-Octave-de-Métis. C'est à ce dernier endroit qu'il fait ses études primaires avant de commencer son cours commercial qu'il termine à l'Université Saint-Joseph de Memramcook. Ses premiers emplois sont dans les banques. En 1907, il entre comme commis junior à la Banque Nationale de Beauceville; un an après, il va ouvrir une succursale à Matane. Il est promu, en janvier 1910, comptable et assistant-gérant à Amqui. C'est là que se joue son avenir. Terrassé par une maladie pulmonaire et une hémorragie, il doit prendre le chemin du

Sanatorium du Lac-Édouard, où il séjourne six mois, et il doit se reposer six autres mois. Il doit surtout, comme il dit, délaisser «*la vie sédentaire à l'intérieur d'un bureau*» et chercher une nouvelle activité. L'abbé Nazaire Caron, curé d'Amqui, lui en offre une dans le domaine de l'électricité.

Comme plusieurs endroits du Québec à l'époque, le village de la vallée de la Matapédia se dote d'une compagnie d'électricité qui se donne pour but «*d'exploiter les ressources naturelles de nos rivières, et de fournir aux villages de la vallée de la Matapédia un système d'éclairage et de force hydraulique*». Le 26 juillet 1911, le bureau de direction engage Brillant et lui donne la tâche d'aller chercher des souscriptions pour la compagnie. Dès la fin de cette année, il devient gérant, puis secrétaire-gérant en février 1913. Le succès, qui repose sur ses épaules, survient rapidement, mais il atteint vite ses limites. Pour survivre, il faut trouver d'autres pouvoirs d'eau et songer à la régionalisation. Brillant va désormais s'y employer.

## La formation d'un empire

C'est à Rimouski que cela se joue. Brillant y accepte la gérance de la Banque d'Hochelega en 1920 et y prend résidence. La ville connaît depuis le début du siècle des problèmes d'électricité et, d'année en année, le *Progrès du Golfe* ne cesse de critiquer le Crédit Municipal pour un service jugé catastrophique: «*Quel éclairage, ou plutôt quel écoeurage! La Cie du Crédit Municipal continue à se moquer impunément des contribuables de Rimouski en leur fournissant, en guise d'éclairage, la lumière électrique la plus terne, la plus obscure, la plus sale, passez-nous*

*l'expression, qui se puisse imaginer. Honte à la Cie électrique!*». En 1922, le journal accuse même la compagnie d'électricité d'être responsable du malaise économique régional: «*L'insuffisance, l'irrégularité du service électrique à Rimouski est une des principales causes du marasme dans lequel notre ville et la région dont elle est le centre végètent quand d'autres villes de fondation récente progressent et se développent rapidement, valent la nôtre, dix, quinze ou vingt fois, par la prospérité matérielle et le chiffre de la population*». Brillant arrive donc à point avec son projet de relier les diverses localités du Bas-Saint-Laurent par un même réseau électrique et, pour cela, acheter les chutes de la rivière Métis.

Celles-ci sont la propriété de madame Elsie Reford. Les négociations d'achat s'avèrent difficiles, car, selon Brillant, la propriétaire exige une très forte garantie financière qui équivaut presque à un refus et «*elle ne pensait pas qu'on trouverait l'argent*». Vingt personnes, qui versent chacune 20 000\$, viennent l'appuyer et permettent, grâce aussi à l'expertise de la firme Walter J. Francis & Company, d'obtenir une option d'achat en 1922. La Compagnie de pouvoir du Bas-Saint-Laurent (*Lower St. Lawrence Power Company*) est créée par lettres patentes du 18 juillet 1922; ses premiers directeurs sont Jules-A. Brillant, Jos. Brillant et Paul-Émile Gagnon. Elle va inaugurer la première centrale hydroélectrique en juillet 1923 et absorber plusieurs petites compagnies d'électricité. Les frais sont élevés et le financement difficile, si bien qu'en 1926, il faut faire appel à une compagnie américaine, la *Central Public Service Corporation* de Chicago; la compagnie de Brillant en

devient une succursale dont il garde la gérance. La crise économique de 1929 met la corporation de Chicago en mauvaise posture et, graduellement de 1932 à 1935, la Compagnie de pouvoir du Bas-Saint-Laurent redevient indépendante et administrée par des Canadiens français.

La compagnie prend de l'expansion et fournit l'énergie électrique dans le Bas-Saint-Laurent et une partie de la Gaspésie. Mais elle connaît aussi bien des difficultés. On lui reproche ses taux très élevés qui seront spécialement dénoncés par les partisans du D<sup>r</sup> Wilfrid Hamel dans les années 1930; la polémique est particulièrement vive entre le *Progrès du Golfe* et *l'Écho du Bas-Saint-Laurent* en 1937. L'expansion du réseau entraîne une demande d'électricité que les installations peinent à combler et, malgré certains expédients (usine à moteur Diesel, câbles sous-marins), les abonnés sont souvent privés de courant dans les années 1940-1950. La nationalisation de la compagnie en 1963 apportera les corrections nécessaires.

C'est autour de cette première compagnie que Brillant construit son empire, particulièrement dans le domaine des services. Et d'abord le téléphone. Plusieurs compagnies de téléphone existent depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais leur équipement est déficient et leur service inadéquat. Comme le dit Brillant, «*Il n'y avait qu'une seule ligne téléphonique entre Rimouski et Québec. Lorsqu'on voulait parler d'un endroit à l'autre, il fallait que l'opératrice de Rimouski donne son appel à celle de Rivière-du-Loup, qui le transmettait à celle de Montmagny; cette dernière à son tour le répétait à l'opératrice de Québec. Ça nous prenait de deux à trois heures avant d'avoir la communication et l'on avait*



Jules-A. Brillant  
(UQAR, Collection régionale de photographies)

*de la peine à se comprendre*». Pour corriger la situation, Brillant acquiert le principal réseau, celui de la Compagnie de téléphone nationale, qui devient la Corporation de téléphone et de pouvoir de Québec en 1927. Celle-ci acquiert dans les années suivantes les actifs de plusieurs compagnies de téléphone de telle sorte qu'en 1935, la Corporation de téléphone et de pouvoir de Québec détient un réseau qui s'étend de Trois-Rivières à Matane. Le siège social de la compagnie déménage de Québec à Rimouski en 1937. La compagnie change son nom pour celui de Corporation de téléphone de Québec en 1947 et celui de Québec-Téléphone en 1955. Brillant en quitte la présidence en 1962 au profit de son fils Jacques. Québec-Téléphone passe sous le contrôle de la multinationale GTE en 1966.

Dans le domaine du transport, Brillant fusionne en 1929 deux compagnies existantes, la Compagnie de navigation Rimouski Saguenay limitée de Rimouski et la Heppell Transportation Company Limited de Matane, pour former la Compagnie de transport du Bas-Saint-Laurent. La nouvelle compagnie met en service trois navires, le *Manicouagan*, le *Marco Polo* et le *Mayta* auxquels s'ajouteront le *Père Arnauld*, le *Jean-Brillant*, le *Matane*, le *Rimouski* et enfin le *Regina Polaris*. Les villes de Rimouski et de Matane sont reliées à tous les ports de la Côte-Nord. De plus, en 1947, à la demande du gouvernement Duplessis et en collaboration avec des financiers de la région, dont J.-A. Desjardins de Matane, Brillant achète la Canada and Gulf Terminal Railway Company qui relie Mont-Joli à Matane. Cette possession frappe les esprits: un article du *Star Weekly* du 27 novembre 1965 s'intitule «*This Family Owns Its Own Railway*».

L'influence de Brillant dans le domaine de l'éducation et de la culture est également remarquable. Il possède depuis 1923 le *Progrès du Golfe*, fondé en 1904, qui ne peut que servir les intérêts du financier, même si son directeur Eudore Couture prend parfois ses distances. Un nouveau journal, *l'Écho du Bas-Saint-Laurent* fondé en 1933, lui servira de contrepoids et engagera des polémiques assez virulentes. C'est pour «*fournir à l'ensemble de la population un médium nouveau d'information et de culture*», dit-il, qu'il fonde en 1937 le poste radiophonique CJBR où on y a développé dès le début des talents locaux et des programmes culturels. Mais c'est aussi une entreprise d'affaires que Brillant défend bec et ongles contre tout ce qui menace son monopole. En 1954, il y ajoute l'ouverture de CJBR-TV.

L'intérêt de Brillant pour l'enseignement spécialisé se manifeste très tôt, car il y voit un moyen de pallier la «grave pénurie de techniciens et d'artisans compétents». Il appuie donc fortement le souhait des autorités diocésaines d'avoir une école d'arts et métiers. Il s'en fait le propagandiste et il intervient personnellement auprès du gouvernement provincial. Comme les choses traînent en longueur, il fait construire et aménager à ses frais un édifice qu'il remet au Séminaire de Rimouski en 1935; les cours de l'École des arts et métiers de Rimouski commencent pendant l'hiver 1936. Comme vice-président de la Corporation de l'École des arts et métiers, il continuera à faire jouer son influence personnelle et politique. Ce qui lui vaut de la part du supérieur du Séminaire «le double titre de FONDATEUR et de BIENFAITEUR INSIGNE». C'est encore plus vrai pour la création de l'École de marine. Le milieu rimouskois en rêve depuis longtemps mais, en 1942-1943, le projet qui prend forme se bute à l'hostilité de certains intérêts financiers, dont la *Clarke Steamship Company*; il faut aussi convaincre le gouvernement fédéral. Brillant prend les choses en main et fait jouer grandement son influence politique. Il multiplie les démarches auprès des deux ministres concernés, J.-E. Michaud et C. D. Howe, qu'il connaît bien; il propose de mettre à la disposition des élèves les navires de la Compagnie de transport du Bas-Saint-Laurent et les installations de la Corporation de téléphone et de la station de radiotéléphonie. Le 11 septembre 1943, le ministre des Transports lui annonce qu'un arrêté en conseil du 3 septembre pourvoit à l'établissement d'une «école élémentaire de génie maritime» à Rimouski. Brillant se charge alors de l'organisation concrète et se met à la recherche des professeurs nécessaires. Au cours des divers pourparlers, dont la demande d'une contribution de 50 000\$ d'Ottawa, il laisse tomber cette remarque: «C'est extraordinaire comme les Anglais sont opposés au

développement maritime dans la province de Québec». Ce qui résume bien les soucis qu'il a à organiser cette École de marine dont il dira en 1943: «Je suis prêt à n'importe quel sacrifice pour l'obtention d'une branche de génie maritime à l'École [des arts et métiers]». Il contribue également à la fondation de l'École de commerce, de même qu'il donne son appui à ceux qui voudraient doter Rimouski d'une *Université rurale* sur le modèle de l'Université du travail de Charleroi.

Comme on le voit, peu de domaines échappent à l'emprise de ce «vaste empire financier». Il faut aussi noter l'ouverture en 1940 de l'usine de la *Canadian Cod Liver Oil Company*, spécialisée dans la production de l'huile de foie de morue, et du coup de main que Brillant donne à la compagnie *Rimouski Air Lines* en exigeant des contrats de ses amis d'Ottawa. La ville de Rimouski est la première à profiter des entreprises de Brillant, ce qui lui permet de supplanter ses «rivaux», Rivière-du-Loup et Mont-Joli, mais c'est pour toute la région du Bas-Saint-Laurent qu'il prétend travailler. C'est une constante dans ses réflexions et il en vient même à une vision utopique où «*Rimouski, Matane, Mont-Joli seront dans quelques années le centre de la province de Québec agrandie, prospère sur sa vaste étendue*». Il y travaille comme entrepreneur, mais aussi comme homme politique.

### L'homme politique

Les réussites de Jules-A. Brillant sont reconnues bien au-delà de la région et il n'est pas rare de le voir proclamer «*l'un de nos financiers les plus avertis*» (Marcel Clément). Il fait partie de nombreuses organisations et siège au conseil d'administration de plusieurs grandes sociétés, dont le Sun Trust et la Banque Provinciale. Il faut lire le *Who's Who* des années 1940-1950 ou la biographie officielle de Brillant pour avoir une idée de son rayonnement en dehors de la région, dans le monde de la finance et aussi en politique.

Brillant n'a jamais été député, mais il en a fait élire plus d'un et son influence dépasse largement celle de certains élus. Comme organisateur libéral en chef du Bas-Saint-Laurent, il met ses talents au service du parti tout en y trouvant son compte, car, dit-il, «*faire de la politique, ça aide beaucoup pour les affaires*». Sa nomination comme conseiller législatif à Québec en 1942 comme les postes de président du Conseil d'orientation économique du Québec et du Comité de planification de l'après-guerre du gouvernement fédéral peuvent être vus comme des récompenses politiques. C'est cependant au niveau régional qu'il agit davantage.

Il fait ses premières armes comme organisateur politique dès 1919 et étend graduellement son influence dans toute la région, au fédéral comme au provincial. Son champ d'action va de Rivière-du-Loup à Gaspé, même s'il agit surtout dans les comtés de Rimouski, Matane, Matapédia et sur la Côte-Nord. Il parcourt ces comtés, rencontre les petits organisateurs locaux et fait du porte-à-porte pour convaincre les électeurs. Il joue un grand rôle dans le choix des candidats et, quand des conventions officielles doivent avoir lieu, il prend soin d'approcher d'avance les organisateurs et les délégués. Une fois élus, les députés (et les ministres) doivent toujours penser aux élections à venir quand ils posent des gestes: «*Je voudrais que vous considérez aussi le point de vue politique dans cette affaire*», écrit-il au premier ministre Adélard Godbout à propos du Sanatorium de Mont-Joli. Grand argentier libéral de la région, lui-même et ses compagnies souscrivent à la caisse électorale et il sollicite ses amis financiers comme les Clarke, les Simard et certains industriels de la région. Il a aussi la main haute sur les travaux d'élection et les promesses (ports de mer, routes, aéroports, bureaux de poste, etc.).

Il considère le «*patronage*» comme une arme essentielle: «*Si tu n'as pas le patronage dans ton comté, ça ne sert à rien d'être député!*», dit-il Gleason

\* \* \*

Belzile dont il est le mentor. Il appartient au député de l'exercer, mais force est de reconnaître que beaucoup de «bienfaits» des gouvernements passent par les mains de Brillant: «*Au ministère des Travaux publics, il ne se fait rien sans qu'on me mette au courant*», avoue-t-il à C. G. Power en 1944. C'est encore plus vrai aux Postes où le choix de l'emplacement des bureaux, l'adjudication des contrats de transport et la désignation des maîtres de poste relèvent en grande partie de lui. C'est si bien connu que même l'évêque auxiliaire de Rimouski, M<sup>gr</sup> Charles-Eugène Parent, intercède auprès de lui pour un de ses cousins. Toutes les demandes qu'on lui achemine n'ont pas une connotation politique et il lui arrive d'aider aussi des non-libéraux. Mais dans l'ensemble, le «patronage» lui sert d'instrument politique et les gens le savent bien qui s'adressent de préférence à lui pour acheminer leurs demandes vers les gouvernements: «*Ne valez-vous pas au point de vue influence plusieurs députés ensemble et même des ministres*», ose même lui déclarer Raoul Fafard.

Au point de vue personnel, Jules-A. Brillant a épousé à Chicago, le 27 décembre 1923, Rose-de-Lima Coulombe qui lui donne cinq enfants: Jacques, Aubert, Carol, Madeleine et Suzanne. Elle succombe à la diphtérie en septembre 1933. Le 1<sup>er</sup> février 1940, Brillant se remarie avec Agnès Villeneuve qui lui survivra.

Au mitan des années 1950, Brillant commence à intéresser ses fils à ses compagnies. La Société générale Brillant (SOGEBRY), propriété des cinq enfants, est créée et va racheter à bon prix les actions paternelles de la plupart des compagnies. Ce qui n'empêche pas l'effondrement de l'empire Brillant dans les années 1960: nationalisation de la Compagnie de pouvoir du Bas-Saint-Laurent en 1963, vente de Québec-Téléphone en 1966 et de CJBR en 1970, etc. Même «son» École des arts et métiers, devenue l'Institut de technologie, se fond dans le Cégep de Rimouski; l'École de marine (Institut maritime

du Québec) est aussi rattachée au Cégep tout en gardant une certaine entité.

Rimouski conserve cependant le souvenir de celui qui a marqué si fortement la ville et la région au point de vue économique et politique. Une rue porte son nom depuis 1985. On décerne chaque année un prix Jules-A.-Brillant. On l'oublie parfois, mais les lettres d'appel de la station radiophonique rimouskoise correspondent aux initiales du premier propriétaire: **Canada Jules Brillant Rimouski (CJBR)**. Mais le meilleur hommage qui pourrait lui être rendu, ce serait une biographie scientifique qui donnerait enfin la mesure de son action et expliquerait à la fois l'essor et le déclin de son empire. On ne peut que souhaiter qu'un ou des historiens s'attellent à cette tâche importante pour la connaissance de la région.

---

#### Note

- 1 Note de la rédaction: Ce texte a déjà été publié dans *L'Estuaire généalogique*, vol. 27, n° 106, été 2008, p. 49-52. Nous remercions l'auteur et les responsables de cette revue qui nous ont permis de reproduire cet article.

# Le Bas-du-Fleuve, berceau de la littérature québécoise

Claude LA CHARITÉ

Certains lieux nous habitent plus que nous les habitons. Ils servent à la fois d'élément déclencheur et de décor à notre imaginaire. Ce n'est plus alors notre conscience qui se projette sur le monde extérieur pour en faire un paysage mental. Ce sont les lieux qui s'imprègnent en nous.

Cette adéquation entre l'esprit d'un lieu et l'imaginaire collectif évolue forcément dans le temps. Jusqu'à Nelligan, le Québec littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle était hanté par les embruns de l'estuaire du Saint-Laurent, cette vaste région maritime qui court de Lévis à Gaspé. Victor-Lévy Beaulieu a d'ailleurs très justement écrit que le Bas-du-Fleuve avait inventé la littérature québécoise.

Cette enquête inédite qui consiste à faire l'histoire des rapports entre la littérature et un lieu particulier s'inscrit dans ce que l'on appelle, dans le jargon, la géopéologie.

Ce Québec maritime a été de fait le lieu de naissance d'une majorité de poètes, de romanciers et de conteurs de cette nouvelle littérature nationale qui s'invente alors dans le ressac créé par le rapport Durham. On peut penser ici aux figures de proue de ce qui sera l'École patriotique de Québec: Philippe Aubert de Gaspé, auteur des *Anciens Canadiens* (1863), né à Saint-Jean-Port-Joli; l'abbé Henri-Raymond Casgrain, premier critique de notre littérature, né à Rivière-Ouelle; Joseph-Charles Taché, fondateur de la revue *Soirées canadiennes* (1861-1865), né à Kamouraska; ou encore Louis Fréchette, poète national couronné par l'Académie française, né à Lévis.

C'est une évidence, on ne choisit pas le lieu où l'on naît. Ce qui est frappant, toutefois, c'est de voir la prédilection de bon nombre d'écrivains de l'époque pour l'estuaire, qui s'y établissent à demeure ou pour les vacances estivales, qu'ils y soient nés ou non. Joseph-Charles Taché choisira de vivre à Rimouski de 1843 à 1857, où il composera l'essentiel de son œuvre littéraire. Le Montréalais Émile Nelligan passera ses vacances en famille à Cacouna, où il écrira plusieurs de ses poèmes. Arthur Buies, né à Montréal, sera élevé par ses grand-tantes, seigneures de Rimouski, et reviendra par la suite dans la région comme reporter. Philippe Aubert de Gaspé fils, né à Québec, rédigera le premier roman de notre littérature, *L'Influence d'un livre* (1837), à Saint-Jean-Port-Joli, en s'inspirant d'un meurtre commis à L'Islet quelques années auparavant.

Plus significatif encore que ce goût pour une région riche en lieux de villégiature à la mode, apparaît le choix que font les auteurs du XIX<sup>e</sup> siècle de mettre en scène leur fiction littéraire dans l'Est du Québec. Dans le roman *Charles Guérin* (1846) de Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, né à Québec, l'essentiel de l'intrigue se déroule sur la Côte-du-Sud. Louise, la sœur du héros, fait d'ailleurs un vibrant éloge de ce terroir et, entre autres, de Saint-Roch-des-Aulnaies, «d'où la vue s'étend si loin sur

le fleuve, que l'on croirait que l'on pourrait voir jusqu'à la mer». L'action du roman *Angéline de Montbrun* (1881-1882) de Laure Conan, originaire de Charlevoix, est située dans un lieu appelé Valriant, qui se trouve, dans la topographie imaginaire de l'œuvre, à proximité de Gaspé.

Mais le Bas-du-Fleuve ne fait pas qu'offrir un cadre pittoresque aux œuvres littéraires. Il est aussi habité par des personnages plus grands que nature, à l'image de leur territoire. C'est le cas du père Ambroise Rouillard, desservant par le fleuve les paroisses de Trois-Pistoles et Rimouski. Dans *Forestiers et voyageurs* (1863), Joseph-Charles Taché relate

## forestiers et voyageurs

joseph-charles  
taché

fides



comment, lorsque le récollet se noya en route vers Rimouski, le gobelet d'argent que le seigneur de Trois-Pistoles lui avait prêté fut miraculeusement restitué à son propriétaire. C'est aussi le cas de Toussaint Cartier que l'abbé Louis-Édouard Bois, originaire de Québec, met en scène dans le roman *Toussaint Cartier, l'ermite de l'île Saint-Barnabé* (1867) pour arriver à comprendre la force de caractère d'un homme qui vécut seul sur son île pendant quarante ans.

Mais plus encore qu'un décor ou des personnages, le Québec maritime, pour la littérature québécoise du XIX<sup>e</sup> siècle, incarne surtout un art de vivre. Dans les chroniques d'Arthur Buies publiées dans les journaux, l'Est du Québec représente d'abord une longue suite de «places d'eau» pour les riches estivants qui, de Kamouraska au Bic, en passant par Cacouna, ont la chance de s'offrir une vie de luxe, de calme et de volupté en front de mer. Pour Aubert de Gaspé père, cette région, c'est d'abord son manoir familial de Saint-Jean-Port-Joli qui incarne à lui seul l'utopie sociale du régime seigneurial où les seigneurs, retirés aux champs, loin des soucis de la ville, vivent en symbiose avec leurs censitaires. C'est un coin de Nouvelle-France arc-bouté contre le temps qui s'écoule irrémédiablement et où la Conquête n'a jamais eu lieu.

François-Magloire Derome, poète, journaliste, protonotaire né à Montréal et établi à Rimouski en 1857, résume le charme du lieu et sa convivialité, lorsqu'il décrit l'effervescence des touristes qui, arrivés en bateau à vapeur, veulent profiter des plaisirs balnéaires de sa ville d'adoption:

*Si la marée est belle  
et l'endroit solitaire,*

*Là vous pouvez revivre  
en un bain salulaire,*

*Ou même, loin du bord,  
porteur d'un hameçon,*

*Dans un léger esquif  
attendre le poisson.*

Derome évoque aussi l'exceptionnelle hospitalité de Pascal Taché, seigneur de Kamouraska, qui l'invita sans façon à sa table dès leur première rencontre, alors qu'il contemplait le point de vue depuis la grève devant le manoir: «J'étais, au bout de quelques minutes, installé dans les genévriers d'un massif de crans à position verticale, en deçà du point où la vague allait se rompre: je regardais la mer. Ce spectacle nouveau me charmait: le coup d'œil était ravissant».

Dans la représentation symbolique que les hommes et les femmes de l'époque se font de l'espace, l'estuaire du Saint-Laurent

tient une place de choix. Les cartes géographiques représentent d'ailleurs les régions du Québec en fonction de la navigation maritime, de l'est vers l'ouest: d'abord la Gaspésie, puis le comté de Rimouski, puis celui de Kamouraska, etc. Cette représentation est aussi historique, puisque Cartier est d'abord arrivé à Gaspé.

Comme la littérature au XIX<sup>e</sup> siècle avait pour fonction première d'exprimer l'identité nationale, le choix qu'a fait Laure Conan de situer, dans *Angéline de Montbrun*, Valriant à proximité de Gaspé se trouve, du même coup, éclairé.

Le pèlerinage imposé par son futur beau-père à Maurice Darville, soupirant d'Angéline de Montbrun, est d'ailleurs très révélateur: «Aujourd'hui nous avons fait une très longue promenade. On voulait me faire admirer la baie de Gaspé – me montrer l'endroit où Jacques Cartier prit possession du pays en y plantant la croix».

La prédilection, sinon la fascination, des écrivains de l'époque pour le Bas-du-Fleuve, de Lévis à Gaspé, s'assimile en fait à une sorte de pèlerinage symbolique aux sources historiques du Québec.

# Le déroulement de la vie active d'un photographe rimouskois

*Blondin LAGACÉ, en collaboration avec Marièle CANTIN*

NDLR : Cet article est un extrait du chapitre trois du livre *Blondin profession : photographe* de Blondin Lagacé, en collaboration avec Marièle Cantin, publié par Les Éditions Alain Tardif de Cabano, en 2008, pages 29 à 47. Le Comité de rédaction de la revue *L'Estuaire* tient à remercier les auteurs et l'éditeur de leur précieuse collaboration.

## L'adaptation aux changements de technologies

Tout au long de ma carrière, j'ai vécu bien des changements technologiques en photographie. Il faut dire que j'avais commencé mon cours avec le gros appareil photographique et le voile noir sur la tête. Les personnes qui se faisaient alors photographier avaient à subir la chaleur dégagée par les ampoules utilisées pour l'éclairage. Il m'est arrivé d'avoir voulu éclairer légèrement la coiffure d'une dame en laissant filtrer un peu plus de lumière que d'habitude, sa coiffure pleine de fixatif s'était alors enflammée! Une autre fois, je photographiais un enfant et l'ampoule était devenue très chaude, lorsque je l'ai enlevée, elle a éclaté. L'enfant n'a pas été touché, mais cela démontre bien que les dangers étaient toujours présents.

Aussitôt que j'ai su que l'éclairage électronique était devenu disponible, je n'ai pas tardé à commander cette nouveauté. On utilisait des ampoules ordinaires et au moment voulu, tous les *flashes* partaient en même temps. Cette nouvelle technologie était quand même difficile d'adaptation. Je commençais à peine à pratiquer depuis quelques mois seulement. C'était une innovation dans le milieu rimouskois de la photographie. Je me gardais informé



Vue extérieure du premier studio. (Photo Blondin Lagacé, 1962)

des nouveautés en technologie. Assez avant-gardiste, j'ai acheté des agrandisseurs *nouvelle génération* afin de pouvoir mieux fonctionner.

Mon instrument, pour le portrait en studio, était un gros appareil accordéon avec des négatifs de grandeur 4 x 5 pouces. J'ai utilisé cet appareil jusqu'à l'arrivée de la photographie couleur. On prenait alors deux photos avec un *holder* ou *châssis*. On plaçait un négatif sur chaque côté du *holder*. On pesait sur le déclencheur pour prendre la première photo, on retournait la plaque où l'autre négatif était déjà en place et on photographiait à nouveau.

Auparavant, on n'utilisait que l'éclairage naturel. M. Isidore Blais avait son studio dans sa résidence sur la rue de l'Évêché où un grand pan de mur et une partie du plafond étaient vitrés. Il avait installé un système de toiles qu'il descendait ou remontait pour contrôler son éclairage. En somme, il pouvait jouer avec la lumière en utilisant ces toiles. Lorsque j'ai commencé à pratiquer, il y avait encore des personnes chez les plus âgées qui me téléphonaient pour me demander : «*Est-ce que je peux y aller aujourd'hui? Le temps est sombre!*». Ils savaient donc que les photographes prenaient des

photographies seulement lorsque le temps était clair. Je leur expliquais que dorénavant il n'y avait plus aucun problème à propos d'éclairage.

Lorsqu'on regarde des photographies prises à cette époque, on voit que les personnes ont l'air très sévères. Elles étaient photographiées à la lumière du jour et elles nous semblent très raides. Cela s'explique par le fait qu'on leur plaçait un carcan où elles appuyaient l'arrière de la tête. Il ne fallait pas qu'elles bougent et elles devaient conserver leur expression pendant quelques secondes, apparaissant de ce fait très droites et sérieuses. Le photographe exposait alors pendant une seconde ou deux

et une seconde, c'est long en photographie. Ainsi, quand on prenait des photos de famille, les gens ne pouvaient pas bouger et on constate souvent que les enfants placés au premier plan apparaissent embrouillés, ils avaient bougé légèrement, ne pouvant plus se retenir. En examinant attentivement de vieilles photos, on observe parfois au bas de l'image, à l'arrière des sujets photographiés, le pied du support de bois qui servait à retenir le carcan en question, c'est que le photographe avait oublié de le faire disparaître derrière les vêtements des personnes photographiées.

Les photographes d'autrefois étaient de vrais artistes. Ceux qui ont déjà vu les négatifs utilisés à l'époque savent de quoi il s'agit. C'étaient des plaques de verre sur lesquelles le photographe appliquait une couche de nitrate d'argent. Les photographes d'alors ne pouvaient pas se permettre de perdre des négatifs, car leur préparation était très longue. Je n'ai pas connu ces techniques.

Quand je suis arrivé dans le monde de la photographie au début des années soixante, on entraînait lentement dans une période de grands changements. Par rapport à aujourd'hui où tout change très vite, on peut dire que l'adaptation aux nouveautés technologiques se faisait plutôt graduellement avec les années. C'est entre 1960 et 1970 environ que le tournant s'est fait de manière plus décisive, à savoir le passage définitif du noir et blanc à la couleur.

Quand on prenait des photos de mariage en noir et blanc, on ne faisait pas de retouche, exception faite de certains petits points blancs, des poussières, que l'on pouvait faire disparaître avec un pinceau étroit directement sur la photo. Là où il y avait des retouches parfois importantes à faire, c'était sur les grands formats de négatifs que l'on prenait en salle de pose. Sur un visage qui pouvait mesurer sur le négatif approximativement un pouce et demi à deux pouces, on pouvait faire certaines retouches à l'aide d'un bon crayon à mine noire bien aiguisé. Ce

qui apparaissait blanc ou gris sur le négatif pouvait être rempli ainsi et les cernes autour des yeux aussi bien que les rides étaient corrigés de cette manière. Sur le petit format de négatif de  $2\frac{1}{4} \times 2\frac{1}{4}$ , il ne fallait pas donner de très gros coups de crayon car ils apparaissaient sur l'agrandissement. Ce travail sur les négatifs nous permettait d'enlever les défauts en quantité et il pouvait y avoir parfois exagération des retouches. Rares étaient ceux qui n'étaient pas satisfaits de cette transformation de rajeunissement.

Quelques années plus tard, un changement est survenu, l'arrivée de la photographie couleur fut le début d'un monde nouveau, un événement grandement apprécié qui avait cependant ses inconvénients.

La façon de faire les retouches avait évolué, on pouvait dorénavant les réaliser sur la photographie elle-même. On travaillait alors avec des crayons de couleur de marque *PrismaColor*. Dans une première étape, on appliquait une couche d'un fixatif spécial, on faisait les retouches avec les crayons de couleur et on appliquait par la suite une couche d'un autre fixatif en aérosol, pour que cela durcisse. Ce fut une période dangereuse pour la santé des photographes. Ces vaporisations successives de produits fixatifs occasionnaient une certaine pollution de l'air ambiant qui emplissait généreusement notre système respiratoire et pouvaient causer des étourdissements. Pour supporter ces odeurs et nous protéger du mal, il fallait installer de puissants ventilateurs qui aspiraient vers l'extérieur ces émanations nocives.

Le dernier procédé de retouche que j'ai appliqué consistait à utiliser de la couleur à l'eau avec un pinceau très fin sur chacune des photos. Si j'avais dix photographies de 8 x 10 pouces avec une retouche à faire, il me fallait faire dix retouches. Des heures de travail y étaient consacrées.

Aujourd'hui, avec les nouveaux appareils numériques, on fait rapidement de multiples photos parmi lesquelles on peut choisir celle qui est parfaite, ou encore, on retou-

che une seule photo et ensuite on la reproduit le nombre de fois voulu, on a donc fait une seule retouche! C'est un peu frustrant, si on s'arrête à penser à la quantité de travail qu'il fallait produire autrefois pour en arriver aux mêmes résultats. Chaque époque a ses facilités et sa technologie.

À ma première année de pratique, je peux dire que le nombre de mariages photographiés n'a pas été très élevé. J'avais les retardataires, ceux que les photographes déjà en place n'avaient plus le temps de prendre, puisque les réservations se faisaient tôt. Plusieurs personnes pensaient que c'était M. Donald Beaupré qui photographiait encore, c'était ce qui les amenait au studio et me procurait ainsi une certaine clientèle.

J'ai commencé à photographier pour des mosaïques dès l'automne 1962. J'en avais de quinze, de trente ou de cent personnes, cela dépendait des écoles avec lesquelles j'avais des ententes. Il fallait photographier les étudiants, les professeurs, les directeurs, et ce, à tour de rôle. Les étudiants avaient souvent la peau tachée d'acné, ce qui impliquait des retouches. Il fallait aussi leur faire endosser la toge. À l'époque, les infirmières avaient des coiffures élaborées, parfois très hautes, bien tenues par du fixatif. Quand on avait à installer en place la coiffe, c'était particulier. J'avais toujours avec moi des rouleaux de vingt-cinq sous que je plaçais dans la coiffe en nombre suffisant pour l'abaisser et donner un effet intéressant, sinon cela n'aurait pas été très beau. Les costumes des infirmières avaient tellement de plis à l'avant qu'on prenait des épingles à linge pour tirer vers le dos le surplus de tissus afin de donner une forme au buste. J'avais des épingles droites pour serrer les collets parfois trop évasés. C'était toute une aventure!

Je me souviens d'avoir photographié cent vingt-cinq personnes de l'École technique de Rimouski dans une seule journée et j'avais eu besoin de ne reprendre que quelques photos. Il y avait bien sûr une façon de faire, il s'agissait de bien regarder quand on

posait et de s'assurer que la personne avait les yeux bien ouverts, j'avais une façon de procéder qui limitait les reprises. Quand j'étais rendu à cent personnes, ce n'était pas plus difficile de continuer à en faire vingt-cinq ou cinquante de plus, l'adrénaline aidant.

Pour la production de la mosaïque, j'avais des dessinateurs à qui j'indiquais le sens des lignes et l'emplacement des photos. Ils dessinaient les cartons à l'aide de ces informations. Je collais ensuite les photos et je pouvais enfin photographier la mosaïque et en reproduire autant d'exemplaires que prévu, au moins pour que chacun des finissants en ait une copie. Il fallait aussi faire encadrer la grande mosaïque remise à l'école.

Les photographies commençaient au mois d'octobre au studio et se terminaient au début de l'hiver. Parfois certains groupes s'y prenaient assez tard. Il fallait tout de même avoir le temps de prendre les photos, de faire les retouches, de préparer le dessin et la maquette de la mosaïque selon les exigences des étudiants. La plupart du temps, on traitait avec le président de la classe de finissants ou avec le directeur de l'école. J'ai eu plusieurs directeurs qui tenaient à négocier eux-mêmes, c'était *spécial*, car ils voulaient que je leur fasse le tout pour presque rien, cela ne s'est pas reproduit par la suite. Je ne faisais pas beaucoup de sous avec la photographie de mosaïques, c'était tellement d'ouvrage.

Bien que la production de mosaïques prenait une place importante au début de ma pratique, cela n'a pas pris bien des années avant que la photographie de mariages et la prise de portraits en studio représentent, chacune, près de cinquante pour cent de ma pratique.

Quand je suis arrivé en pratique, j'ai photographié quelques enfants qui

venaient de faire leur petite communion, leur confirmation ou leur communion solennelle. J'étais cependant à la fin de cette mode de souvenirs photographiques d'événements religieux qui avaient beaucoup d'importance dans les décennies précédentes. Les changements survenus dans l'Église catholique à la suite du concile ont mis de côté les costumes d'apparat, les brassards et les voiles des confirmés et bien d'autres choses mettant ainsi fin à certaines manières de faire influençant même les modes photographiques.

Ces souvenirs religieux ayant disparu, les parents se sont mis à faire photographier les bébés et les jeunes enfants. Après avoir eu trois, quatre ou cinq enfants, ils attachaient moins d'importance à ces souvenirs et coupaient un peu les dépenses. À partir de l'âge de six ans, les photographies d'enfants en studio devenaient plus rares et c'est bien dommage. On a ainsi tout un groupe d'âge qui n'a presque pas de souvenirs photographiques. L'arrivée des photographies scolaires annuelles allait remédier en quelque sorte à cette situation.

À mon studio, j'ai embauché des retoucheurs dès les premières années de ma pratique parce qu'il fallait que le studio fonctionne, je ne

pouvais pas tout faire seul. J'avais jusqu'à huit employés dans les années soixante et soixante-dix. Il y en avait un qui imprimait, un deuxième coupait les photos, un autre lavait, la secrétaire était là et le studio fonctionnait jusqu'à minuit le soir. Je dois dire aussi que j'ai été choyé par la qualité des secrétaires, particulièrement Mme Claire Sénéchal, la dernière secrétaire qui a travaillé pour moi.

### Le deuxième studio

Je commençais à manquer d'espace dans mon premier studio. Un jour que j'étais avec M. Placide Plante sur la rue, je lui faisais remarquer qu'il y avait un petit espace libre entre son immeuble, celui qui abrite aujourd'hui *Les Entreprises Rioux*, et le restaurant *Au Gourmet*. Je lui ai mentionné que cet espace pourrait me faire un beau local. Il a accepté de rallonger la bâtisse jusqu'au restaurant. Je devais cependant casser mon bail qui se terminait en mai; j'avais demandé à M. Dionne de le prolonger mais les propriétaires du magasin de peinture *Rodo* voulaient l'espace que j'occupais, et ce, le plus vite possible, alors j'ai dû quitter.

Je suis entré dans mon nouveau local au début de septembre.

Cet édifice est maintenant occupé par une tabagie qui a appartenu un bon moment à M. Claude Laporte. J'étais très heureux d'être dans ce local, car je disposais d'une salle de pose qui faisait envie et que j'aurais bien aimé avoir tout au long de ma carrière. Quand j'ai aménagé dans ce studio tout neuf, les ouvriers n'avaient même pas terminé la construction de la bâtisse. Il y avait des appartements en haut, au premier étage. J'ai dû subir le bruit des marteaux mais je les oubliais, tellement j'étais heureux d'être là après avoir vécu temporairement l'enfer. À la même période, j'ai connu la



Vue intérieure du deuxième studio. (Photo Blondin Lagacé, 1965)

construction de *La Grande Place*, chaque coup de marteau-piqueur enfonçant les tiges de fer de sept heures le matin jusqu'à cinq heures en après-midi. À trois tiges de fer par poteau de soutien, cela a été long.

Comme le restaurant *Au Gourmet* était mon voisin, il y avait une bonne circulation de piétons, j'avais donc une vitrine très en vue. J'avais une entrée en retrait qui avait une très belle apparence. À l'époque, pour exposer un portrait en vitrine, il n'était pas nécessaire de demander la permission de la personne photographiée, c'était plutôt vu comme le plus grand honneur que tu pouvais lui faire. Aujourd'hui, avec le désir de protéger la vie privée, la crainte des poursuites évite que l'on expose un portrait sans la permission écrite du sujet photographié. À l'époque, la famille venait circuler au grand complet devant la photo exposée. J'avais aussi comme approche de *monter* des vitrines thématiques.

Les cinq années pendant lesquelles j'ai travaillé dans ce studio tout neuf ont vraiment été des années de consolidation de ma carrière. Mon studio était agréable pour les clients comme pour les employés. J'avais de l'espace, une belle grande salle de pose et bien sûr, une belle vitrine. J'avais aussi installé une enseigne avec un nouveau symbole visuel.

J'ai aimé beaucoup travailler à ce studio. Le fait qu'il était bien organisé donnait de l'importance à ma profession elle-même. J'avais alors deux employés réguliers et j'embauchais aussi du personnel en temps supplémentaire pour laver et couper les photos. La photo couleur a commencé alors que j'étais à ce studio, c'était un tournant important qui s'est poursuivi jusqu'aux années 1975. Ce fut alors l'achat d'un nouvel appareil. Utilisant du négatif 2¼ par 2¼, cet instrument de marque *Hasselblad* était très perfectionné pour l'époque. Je l'avais en ma possession mais un an avait passé avant que je l'utilise parce que je n'avais pas encore appris comment le faire fonctionner. Lorsque j'ai enfin appris à

m'en servir, c'était pour de bon. Cet appareil a servi à photographier deux générations de clients et je le possède encore. À cette époque, aussitôt que sortaient quelques nouveautés technologiques, j'étais acheteur. Avec les années, j'ai appris à me calmer et à mieux planifier mes achats.

Le changement du noir et blanc à la couleur nécessitait de changer de négatif mais pas nécessairement d'appareil photographique. Ce n'est pas là que les grands changements se sont produits. Avec la couleur, on ne pouvait plus développer avec notre chambre noire. J'expédiais mes négatifs dans des laboratoires spécialisés à l'extérieur de Rimouski, à Montréal surtout. Les équipements pour le développement des films couleurs étaient très dispendieux. Compte tenu de la quantité de films à développer dans un studio comme le mien, il valait mieux, financièrement, expédier le tout à l'extérieur au lieu de se procurer un équipement de chambre noire adapté au développement de la couleur. Ces installations valaient plus de deux cent mille dollars et auraient perdu la moitié de leur valeur au bout d'un an. De plus, ces laboratoires étant toujours à la fine pointe de la technologie, le développement était rapide et efficace. J'ai donc, à cette époque, fermé la chambre noire et le peu de photographies en noir et blanc que je prenais, je les faisais aussi développer à l'extérieur.

### Le troisième studio

À mon retour d'un voyage en Martinique en février 1970, je passe devant la maison qui appartenait au Dr Napoléon Langis et je vois une pancarte: «*À vendre*». J'entre dans mon studio pour déposer mes bagages saluant à peine mes employés qui étaient contents de me voir, en leur disant un peu pressé: «*Attendez-moi, je reviens dans quelques minutes*». Je traverse de l'autre côté de la rue et je dis à Mme Langis: «*Je veux acheter votre maison*». Elle me répond qu'il faut faire une promesse d'achat et je lui fais savoir que je suis prêt à en faire une. Elle m'informe alors que

c'est le *Trust général* qui s'occupe de la vente de la maison et que c'est avec leur représentant qu'il faut discuter. Dès le lendemain, je me présente à leur bureau et je signe une promesse d'achat. Je ne connaissais pas très bien les modalités d'achat mais je voulais posséder cette maison car elle était située sur la rue St-Germain. Les transactions se sont complétées dans les semaines qui ont suivi. En juin 1970, le bon docteur Langis quittait sa maison et j'en prenais possession.

Comme je n'avais pas beaucoup de sous, j'ai commencé par aménager en chambres les deux étages supérieurs afin de les louer. Dès le premier juillet, j'avais déjà quelques pensionnaires. Cela m'apportait un petit revenu. J'utilisais le premier plancher et le sous-sol pour les besoins de mon studio. Durant tout l'été, à travers les photographies de mariage et le travail que cela représentait, je m'occupais de l'installation de la salle de pose et des autres pièces requises pour l'activité d'un studio. Comme j'avais besoin de demeurer sur place, j'ai également réservé au rez-de-chaussée un petit coin pour mon usage personnel qui consistait en une chambre et une minuscule cuisine. Au sous-sol, j'avais réservé un espace qui me servait de salon.

Il a fallu que je fasse des réparations majeures à l'extérieur, en façade, de manière à répondre à mes nouveaux besoins. Il fallait passer d'une façade de maison résidentielle à une façade d'établissement de commerce. C'est à ce moment-là que j'ai installé mon nouveau symbole visuel sur le mur avant de la maison. Ce symbole était composé d'un appareil photographique monté sur trépied et le câble déclencheur de l'appareil qui y était attaché rejoignait la forme de la première lettre de mon nom, soit le B de *Blondin*. C'était en quelque sorte ma signature stylisée. J'ai gardé ce logo jusqu'à la toute fin de ma pratique.

L'aménagement intérieur de mon studio était très sobre. Je n'avais rien de très spécial et je ne voulais



Vue extérieure du troisième studio. (Photo Blondin Lagacé, 1970)

pas faire de décorations extravagantes et coûteuses. Ce qui importait pour moi, c'était que tout fût propre et qu'il y ait d'agréables photos accrochées aux murs. Le décor était déjà complet par les portraits exposés. À chaque fois que j'entrais le soir dans l'une ou l'autre des pièces qui me servaient d'espace personnel, je ne pouvais pas m'empêcher de voir tout le travail qu'il y avait à faire le lendemain. J'ai ainsi vécu plusieurs années à sortir de mon studio pour n'avoir que quelques pas à faire pour entrer dans ma chambre. Après avoir eu des pensionnaires pendant une quinzaine d'années, les choses allaient changer lorsque j'ai pris possession de toute la grandeur de la maison en 1985, pour pouvoir vivre un peu plus à l'aise. Les deux derniers étages devenaient ma résidence privée. En libérant les pièces du rez-de-chaussée que j'occupais auparavant, j'ai pu agrandir mon studio où je pouvais travailler dorénavant un peu plus aisément.

### Les expositions

La première exposition à laquelle j'ai participé était en 1976, à l'invitation du Musée régional de Rimouski. Cette exposition regroupait plusieurs photographes de l'Association des photographes du Bas-Saint-Laurent, j'étais donc avec mes confrères de la région. Ce fut une courte exposition axée uniquement sur le portrait. Quand on parle de portraits en photographie, on parle de photographies d'êtres humains, hommes, femmes ou enfants, prises en salle de pose. C'était là ma spécialité. Pour une première exposition, ce fut une belle expérience.

Ma première exposition solo s'est tenue à l'*Auberge des Gouverneurs* en 1979. J'avais exposé particulièrement des portraits, bien que j'avais réservé un petit espace pour l'exposition de paysages, j'avais risqué ce volet. Cela a été une expérience un peu plus grandiose que l'exposition précédente. C'était audacieux pour moi de présenter cette exposition, je

n'avais pas fait de photographies spécifiquement en vue de cette activité mais j'avais plutôt utilisé des photos prises pour différents clients. Cela donnait une bonne idée de mon travail quotidien.

L'année suivante, j'ai tenu une autre exposition solo, toujours à l'*Auberge des Gouverneurs* de Rimouski. Comme j'avais observé que les quelques photographies de paysages avaient intéressé beaucoup de visiteurs lors de ma précédente exposition, j'ai changé les choses. J'ai donc axé mon exposition surtout sur le paysage. J'ai préparé environ plus de cinquante photos montées sur toile, de grandeur 16 x 20 pouces pour la plupart. J'avais fait une cérémonie officielle d'ouverture, un vernissage comme on dit aujourd'hui. Le soir même, je constatais que j'avais vendu plus de quarante photos. C'est à ce moment-là que j'ai pleuré, il faut que je l'avoue, parce que si j'étais resté avec ces cinquante-deux pièces montées,

encadrées, cela aurait été un fiasco, non seulement financier mais aussi artistique. Cela avait été plutôt un grand succès. Cette exposition avait duré une fin de semaine.

Quand je parle de photographies de paysage, il faut dire que j'étais à l'époque et encore aujourd'hui un amateur de vieux bâtiments, de vieilles cabanes, granges ou hangars d'autrefois. Je ne les identifiais pas cependant, je photographiais aussi des scènes de campagne où l'on pouvait déceler la trace du travail humain. Je me souviens d'un cultivateur qui voulait absolument, à n'importe quel prix, acheter une pièce. Il s'agissait d'un grand champ labouré, traversé de part et d'autre en diagonale d'une longue trace laissée par le passage du tracteur. Il m'offrait très cher pour l'avoir, je lui ai demandé pourquoi. Alors, il m'a simplement dit: «*Cela me rappelle une journée de travail aux champs, lorsqu'on a terminé les labours, on pique complètement à travers le champ pour bien marquer que l'ouvrage est terminé*». Pour lui c'était plus qu'un beau souvenir.

Cette exposition fut intéressante parce qu'il y avait d'autres artistes qui m'accompagnaient, c'était en quelque sorte une exposition polyvalente. J'ai toujours voulu partager un peu avec les autres. J'étais assez ouvert à ces activités partagées, cela ne m'enlevait rien du tout, mais au contraire, m'apportait beaucoup. Les visiteurs qui venaient pour les autres, voyaient aussi ce que j'exposais.

L'exposition qui a suivi, en 1987, fut celle soulignant mon vingt-cinquième anniversaire de pratique. Elle a été tenue à l'*Hôtel le Navigateur*. J'avais alors sorti des photographies datant du début de ma pratique jusqu'à celles prises à cette période-là. J'ai donc exposé des photographies prises à différentes étapes de ma carrière. J'avais également fait des montages des derniers mariages de l'été précédent. J'avais un pan de mur rempli de ces dernières photos.

J'ai fait l'ouverture le jeudi soir et je suis resté présent jusqu'au dimanche soir. Je faisais servir mes repas sur place afin d'être capable de rencontrer tout mon monde, y compris ceux qui venaient à l'heure des repas. Étant donné que j'avais travaillé vingt-cinq ans avec la population, je tenais énormément à rencontrer chacune des personnes qui se présentaient à cette exposition. Beaucoup d'entre elles s'étaient fait photographier, à un moment ou à un autre.

J'avais photographié Ginette Ravel et quelques autres artistes dont j'avais exposé les portraits. Il y avait des photographies prises dans chacun de mes trois studios. On pouvait donc voir toute l'évolution à travers ces photographies. Comme il y a eu une très longue période de photographies en noir et blanc avant que la photo couleur prenne de l'importance, cette exposition présentait une bonne quantité de photographies en noir et blanc.

Quelle belle expérience! Au niveau de la population, ce fut une réussite, au plan du marketing, ce fut une publicité extraordinaire. Comme j'avais axé mon exposition sur les portraits individuels et les mariages, plusieurs se reconnaissaient et appréciaient cela. C'était un honneur pour beaucoup d'entre eux.

Une autre exposition s'est tenue au Musée régional de Rimouski, en 1997, dans le cadre du 300<sup>e</sup> anniversaire de la Ville de Rimouski. Elle avait comme titre: *La cathédrale au cœur de Rimouski*. La firme de comptables agréés *Raymond Chabot Grant Thornton* avait commandité l'événement.

Il faut rappeler ici, qu'en 1967, le Conseil de Fabrique Saint-Germain-de-Rimouski avait décidé de se conformer aux normes du bâtiment en vigueur à l'époque. Selon son analyse, il voulait également s'approcher des prescriptions du Concile Vatican II qui symbolisaient les valeurs d'ouverture au monde moderne et d'émancipation des peuples. Pour ce faire, la fabrique

choisit de retirer le décor intérieur afin de procéder à des travaux de modernisation.

Une semaine avant que l'on entreprenne la démolition intérieure de la cathédrale, j'étais allé photographier tous les coins et recoins de ce que l'on nomme aujourd'hui: *la vieille cathédrale* dans son décor dit *néogothique* et ce, avant son retrait permanent. Cela m'a permis d'avoir une collection de photographies de la cathédrale qui était unique, en quelque sorte. On y trouvait de multiples photographies: chaire, autel, tableaux, statues, fenêtres, bancs, confessionnaux et j'en passe.

Pendant plus d'un an, j'avais fait aussi le tour de l'extérieur de la cathédrale, et ce, à toutes les saisons et à toutes les températures. J'y étais allé en été sous la pluie, par temps couvert en automne, après des tempêtes de neige, ce qui donnait des résultats extraordinaires. J'ai pu ainsi croquer des effets de lumière, les coins et recoins de la structure, les fenêtres, les pierres et une foule de détails de l'architecture du bâtiment, ce qui a permis d'illustrer d'agréable façon ce monument diocésain. Comme j'avais également pris par la suite de nombreuses photographies de l'intérieur restauré, cela a donné une exposition complète et unique qui fut un grand succès. L'exposition a duré tout l'été.

C'est la dernière exposition du genre que j'ai pu faire. Cela demandait un travail énorme, des recherches approfondies pour bien identifier les sujets photographiés. Comme je manquais de temps pour ma propre pratique professionnelle, je n'ai pas osé entreprendre d'autres expositions de même ampleur depuis ce temps. J'ai cependant exposé à la *Galerie Coup d'œil* du Cégep de Rimouski. Lors de certains grands concerts, on demandait toujours à différents artistes d'exposer. On m'avait demandé en 1981 et ce fut là aussi une expérience extraordinaire.

# Deux grands feux à Cabano

Isabelle MALENFANT



Seules quelques cheminées ont résisté au feu. (Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata et al., *Témiscouata: synthèse historique*, Cabano, Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata, 2001, p. 289)

La population de Cabano a été marquée par deux incendies qui ont détruit les plus importantes industries du village. Le premier rase notamment, le 9 mai 1950, le moulin à bois et l'usine de fabrication de meubles d'Ernest Pelletier et le second, le 10 juillet 1966, ne laisse que des cendres du moulin de la compagnie Fraser, le principal employeur de la région depuis le début du 20<sup>e</sup> siècle.

## Le grand feu (1950)

Le 9 mai 1950, un feu fut détecté vers dix heures de l'avant-midi. L'étincelle dévastatrice l'ayant allumé provenait du brûleur à copeaux de bois du moulin d'Ernest Pelletier<sup>1</sup>. Le feu se propagea rapidement au hangar d'Odina Lizotte, puis aux maisons d'Isidore Côté et de Télesphore Breton, ainsi qu'à l'épicerie de Joseph Brochu, après quoi il se dispersa sur divers bâtiments des alentours, dont l'important hôtel Chesnay de Paul Dubé. De là, des tisons atteignirent

une maison située de l'autre côté de la rue, poussés par des vents nord-sud atteignant les 60 miles à l'heure par moments<sup>2</sup>. En plus des fortes rafales, le printemps sec n'aidait en rien les tentatives de contrôle de l'incendie<sup>3</sup>. Par la suite, le boisé de pins situé derrière le presbytère fut touché. Contournant miraculeusement le bâtiment religieux, l'incendie s'attaqua à la basse partie du village, notamment aux rues Commerciale, Saint-Georges, Villeneuve, Desjardins, Pelletier et Saint-Philippe. Voyant le feu se répandre rapidement, les autorités municipales de Cabano firent appel aux brigades de pompiers de la région. Celles de Notre-Dame-du-Lac, de Dégelis, de Rivière-du-Loup, de Madawaska, d'Edmundston, de Frenchville au Maine et de Pierreville vinrent prêter main-forte aux habitants, certains utilisant même des bassins pour le transport de l'eau de pompes<sup>4</sup>. La tâche était d'autant plus ardue que l'incendie majeur de Rimouski, trois

jours auparavant, privait le village d'électricité et, par le fait même, de ses réserves en eau. Les pompiers tirèrent donc leur eau de la rivière Cabano, du lac Témiscouata, de l'aqueduc et d'un petit ruisseau<sup>5</sup>. De seize heures ce jour-là jusqu'au lendemain, les sapeurs se sont affairés à arroser les cendres. Malgré la reprise du feu en soirée, l'incendie fut bien maîtrisé par la suite. «Des coupe-feu ont été érigés [de] l'autre bord du pont de la rivière Cabano jusque sur les côtes de Notre-Dame-du-Lac. Des béliers mécaniques ont servi à creuser des tranchées afin d'éviter que le feu ne s'étende davantage». Tandis que plusieurs combattaient les flammes, des élèves du couvent et du collège observaient en priant. Le curé de la place, Jean-Philippe Cyr, se promena en brandissant un crucifix devant le feu pour demander protection. L'abbé Wilbrod Blanchet, abbé du Séminaire de Rimouski en visite à Cabano, organisa également une procession dans le village en flammes<sup>6</sup>.

Cette journée-là, le village étant coupé du reste du monde, Félix Edge travailla à rétablir une radiomobile d'urgence en soirée<sup>7</sup>. Entre-temps, on s'était aussi affairé, avec l'aide de la Maine Power Company, établie à Presqu'Isle, à aménager une ligne de ravitaillement électrique d'urgence entre Cabano et les États-Unis<sup>8</sup>. «[I]l a fallu plus de cent heures de travail pour rétablir les communications et faire parvenir l'électricité à la région de Cabano»<sup>9</sup>. Des sinistrés ont dormi au collège, au couvent, au club 4-H, à la salle paroissiale, au centre sportif et chez les scouts. L'édifice des sœurs du Saint-Rosaire et le garage de la voirie provinciale ont été ouverts pour servir des repas aux habitants<sup>10</sup>. D'autres initiatives avaient été prises et des tentes de fortunes avaient été installées dans des champs pour abriter des habitants. Là, des forestiers de la compagnie Fraser offraient leurs services par l'entremise de la Croix-Rouge et du ministère québécois de la Colonisa-

tion. Ils cuisinaient environ 3 600 repas par jour. Des trains et des camions de vivres arrivaient en provenance de la région et des États-Unis<sup>11</sup>.

Dans l'après-midi du 10 mai, une forte pluie est finalement venue aider les pompiers à mettre fin à l'incendie<sup>12</sup>. Pourtant, vers 23 h, les décombres reprirent feu et les sapeurs durent se remettre à la tâche pour deux heures, le temps de contrôler la situation<sup>13</sup>. En somme, ce sont de très lourdes pertes pour un village de cette taille. De la rue principale ne restait qu'une suite de cheminées au milieu de débris de toutes sortes. «L'incendie a tout consumé sur une distance d'au moins un demi-mille de profondeur par un quart de mille de largeur»<sup>14</sup>. Au total, 130 maisons et commerces ont été brûlés, laissant 1800 Cabanois sans logis – plus de la moitié des habitants du village – et encourant des pertes s'élevant à l'époque à six millions de dollars<sup>15</sup>. «Les terrains qui avoisinaient l'église se sont remplis de

meubles, d'articles de ménage, dans une succession d'amoncellements disparates qui faisaient l'effet d'une foire publique»<sup>16</sup>. Parmi les commerces touchés, deux hôtels, dix magasins, trois restaurants, une salle de billard, une pharmacie, deux boulangeries, quatre restaurants, une cordonnerie, deux salons de barbiers, une manufacture de meubles, un moulin à bois, trois garages, deux bureaux, une maison de pension, un magasin d'accessoires électriques, un salon de photographie, deux salons de coiffure, un théâtre en construction et la caisse populaire<sup>17</sup>. Les principales infrastructures, les bâtiments religieux et le moulin de la compagnie Fraser, furent heureusement épargnés lors de l'incendie<sup>18</sup>. Cependant, d'importantes réserves de madriers et de bardeaux près de l'usine ont été totalement détruites<sup>19</sup>. L'industriel Ernest Pelletier a été le plus durement touché avec des pertes de 600 000\$: son moulin, sa manufacture de meubles, son magasin, son immeuble, son garage public, son bureau et sa résidence privée ont été la proie des flammes<sup>20</sup>.

Aucune mort n'a cependant été déplorée, seulement quelques blessés mineurs: le frère Louis Clément, Pierre Hudon, Odina Lizotte et Wenceslas Lebel ont été traités par les trois médecins du dispensaire de Cabano: Aimé Fortin, Edmé Latulippe et J.-M. Tremblay<sup>21</sup>. Quelques personnes ont également subi des chocs nerveux, notamment Ernest Pelletier<sup>22</sup>. Un couple de fiancés devant s'unir le 9 mai a vu pratiquement tous ses biens détruits par le feu. Roger Boucher et Cécilia Pelletier se marièrent le lendemain, sans électricité ni musique, le plus simplement du monde. Ils durent habiter chez les parents Boucher jusqu'au printemps, mais se construisirent ensuite une nouvelle maison<sup>23</sup>.

De passage à Rimouski le 9 mai, Roger Lemelin, alors membre de la Société royale du Canada, se rendit le lendemain à Cabano pour constater la situation, publiant ses observations dans le *Saint-Laurent*. Il



Au lendemain de l'incendie à Cabano, 10 mai 1950. (Jean-Charles Fortin et Antonio Lechasseur, *Histoire du Bas-Saint-Laurent*, Québec, IQRC, 1993, p. 606)

y relata notamment que le député du comté, André Pelletier, distribuait dans les rues des billets de dix et de vingt dollars pour venir en aide à la population<sup>24</sup>. Les familles majoritairement ouvrières étaient nombreuses et moins de 20% d'entre elles possédaient des assurances sur leurs biens<sup>25</sup>. Aussi le maire de Cabano, Émilien L. Morin, prêta-t-il main-forte à ses citoyens, ayant lui-même perdu sa résidence lors du feu<sup>26</sup>. Il fit appel à l'armée pour surveiller les décombres et ainsi éviter le pillage et le vandalisme. On pouvait entre autres voir deux militaires garder les restes de la caisse populaire<sup>27</sup>. La brigade contre les incendies de la base de Valcartier était aussi présente sur les lieux<sup>28</sup>.

Après le sinistre, un comité «Opération Reconstruction» fut mis sur pied, Camille Leclerc en étant le président. Il était notamment chargé d'acheter les terrains des sinistrés et de les revendre selon de nouveaux plans réalisés par des arpenteurs gouvernementaux<sup>29</sup>. Le slogan «*On rebâtira Cabano!*» s'est concrétisé, grâce à la volonté et au travail des habitants autant que des représentants<sup>30</sup>. Le village de Cabano a été reconstruit selon un autre axe, autour des rues Commerciale et du Vieux-Chemin. Le comité bénéficia de l'aide des premiers ministres Louis St-Laurent et Maurice Duplessis (par l'entremise d'Antoine Rivard), qui offrirent rapidement leur appui à la population de Cabano<sup>31</sup>... Le maire était une bonne connaissance du chef d'État québécois<sup>32</sup>. Lucien Borne, le maire de Québec, et J.-F. Pouliot, au nom de Léopold Caron, gérant de Rimouski, expédièrent une importante aide alimentaire, de même que l'armée qui envoya sept camions de vivres<sup>33</sup>. Les Chevaliers de Colomb de Québec et de Laval s'affairèrent aussi à des collectes pour venir directement en aide aux Cabanois<sup>34</sup>. La Grande-Bretagne expédia quelque 500 coffres d'outils de charpentiers et des articles de cuisine<sup>35</sup>. Le propriétaire de l'hôtel Ford, à Montréal, alors en pleines rénovations, décida de

donner une deuxième vie à ses portes et à ses fenêtres en les envoyant par train à Cabano<sup>36</sup>.

Avec ces aides multiples, les habitants réussirent à reconstruire pratiquement toutes les maisons nécessaires avant l'hiver. Ernest Pelletier construisit de nouvelles usines de sciage et de rabotage, une forge ainsi qu'un garage automobile<sup>37</sup>. Il ne constitue qu'un exemple de la gestion et de la prise en main dont les Cabanois firent preuve.

### **Le feu de Fraser Itée (1966)**

Depuis plusieurs décennies, l'approvisionnement en bois de sciage était devenu difficile dans la région et les coûts reliés au transport de la matière première étaient si élevés que la rentabilité de la compagnie Fraser était moindre. Elle n'employait dorénavant que 212 hommes, quatre mois par année. Sa production quotidienne était alors de 165 000 pieds de bois de sciage<sup>38</sup>.

Le 10 juillet 1966, le feu fit rage de nouveau, prenant, cette fois, sa source dans l'une des cheminées principales du moulin de sciage de la compagnie Fraser. Le brasier a été découvert entre midi trente et treize heures, ce jour-là, par l'employé attitré au chauffage des bouilloires. L'incendie s'est vite répandu au reste du bâtiment à cause du fort vent du sud-ouest. Les pompiers de Saint-Louis-du-Ha! Ha!, de Notre-Dame-du-Lac et de Rivière-du-Loup furent appelés en renfort peu après. Le feu fut maîtrisé vers les trois heures de l'après-midi, mais l'usine de la Fraser était déjà détruite au point de n'être plus viable<sup>39</sup>.

Une réunion publique se tint le lendemain quant à l'avenir de la compagnie dans la région. La chambre de commerce de l'endroit, présidée par Richard Pelletier, M. le maire, les échevins, ainsi que plusieurs personnes importantes y étaient. Le gouvernement octroyait à la population sans emploi une aide immédiate de 130 000\$ et l'on s'affaira à mettre sur pied diverses infrastructures municipales comme le camping,

pour ne donner que cet exemple<sup>40</sup>. Pourtant, les emplois manquaient et les Cabanois durent travailler à l'extérieur, sinon avoir recours à l'assurance-chômage et à l'assistance sociale<sup>41</sup>. Le gouvernement avait promis de reprendre les concessions forestières de la compagnie Fraser et de les réoctroyer à l'entreprise qui proposerait des emplois suffisants et stables à la population<sup>42</sup>. De longs pourparlers avec diverses compagnies furent entrepris. Les discussions aboutirent le 28 août 1974 : Papiers Cascades (Cabano) inaugura la construction de son usine de carton cannelure. Un peu plus de deux ans plus tard, le 17 octobre 1976, elle ouvrait ses portes<sup>43</sup>. L'économie du village était relancée.

\* \* \*

Depuis ces deux incendies majeurs, la population de Cabano s'est reprise en main et a développé une économie diversifiée et dynamique. Elle porte bien son titre de «*carrefour industriel, commercial et touristique du Témiscouata*», en tant que principale ville de la région. Avec le temps, Papier Cascades Cabano est devenu Norampac, division de Cabano, mais continue d'employer quelque 144 travailleurs à la fabrication de 200 000 tonnes de carton cannelure par année<sup>44</sup>.

Les dirigeants ont aussi mis l'emphase sur le développement de l'industrie touristique dans la région. À preuve, le lieu historique du Fort Ingall et la Roseraie du Témiscouata. Cabano accueille, chaque année, de nombreux touristes et vacanciers. Elle est également ville de services, a son propre centre commercial et compte divers commerces, attirant les gens des villages voisins. Cabano compte plusieurs galeries d'art et un important festival, les *Cartonfolies*. Avec Notre-Dame-du-Lac, Cabano partage les fonctions administratives nécessaires dans le Témiscouata, mais est le pôle central souvent retenu pour les bureaux de services gouvernementaux. C'est aujourd'hui une ville prometteuse de 3 212 habitants<sup>45</sup>.

## Notes

- 1 Roselyne Leclerc, «Cabano en flammes, c'était il y a 30 ans», *Témiscouata*, 1980/06, p. 25.
- 2 Jos-L. Hardy, «La moitié de Cabano est en ruines», *Le Soleil*, 69, 112 (10 mai 1950): p. 1 et C.-E. Pelletier, *op. cit.*, p. 2.
- 3 Archives de la Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata.
- 4 Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata et al., *Témiscouata: synthèse historique*, Cabano, Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata, 2001, p. 289-290. Roselyne Leclerc, *op. cit.*, p. 25. Jean-Pierre Laplante, «L'incendie de Cabano», *Revue d'histoire du Bas-Saint-Laurent*, 2, 2 (octobre 1975): p. 15-16. C.-E. Pelletier, *op. cit.*, p. 1. D'autres sources mentionnent l'aide des pompiers de Pierrefonds au lieu de ceux de Pierreville, comme Jean-Pierre Boucher et Claire Laplante, *Cabano. 75 ans d'histoire*, Cabano, Société historique de Cabano, 1982, p. 37.
- 5 Archives de la Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata. Roselyne Leclerc, *op. cit.*, p. 25.
- 6 Roselyne Leclerc, *op. cit.*, p. 26-28. Citation p. 28.
- 7 Jos-L. Hardy, «La moitié de Cabano est en ruines», *op. cit.*, p. 22.
- 8 Roselyne Leclerc, *op. cit.*, p. 27.
- 9 Gérard Fecteau, «Le feu éclate de nouveau parmi les décombres, à Cabano. La vie dans un village qui a perdu la moitié de ses maisons», *L'Action catholique*, (11 mai 1950): p. 3.
- 10 Jos-L. Hardy, «La moitié de Cabano est en ruines», *op. cit.*, p. 22.
- 11 Roselyne Leclerc, *op. cit.*, p. 27 et Jos-L. Hardy, «Après le sinistre», *Le Soleil*, 69, 114 (12 mai 1950): p. 1.
- 12 Jos-L. Hardy, «Après le sinistre», *op. cit.*, p. 1.
- 13 Gérard Fecteau, *op. cit.*, p. 3.
- 14 C.-E. Parrot, «Épouvantable épreuve des citoyens de Cabano», *Le Soleil*, 69, 113 (11 mai 1950): p. 23.
- 15 Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata, *op. cit.*, p. 290.
- 16 C.-E. Parrot, *op. cit.*, p. 23.
- 17 Émilien L. Morin, «Rimouski et Cabano éprouvés», *Le Saint-Laurent*, 55, 26 (11 mai 1950): p. 1. Jos-L. Hardy, «La moitié de Cabano est en ruines», *op. cit.*, p. 1. C.-E. Pelletier, *op. cit.*, p. 1.
- 18 Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata, *op. cit.*, p. 290.
- 19 Jos-L. Hardy, «La moitié de Cabano est en ruines», *op. cit.*, p. 1. Selon C.-E. Pelletier, *op. cit.*, p. 1, ce serait cinq millions de pieds de bois qui auraient flambé.
- 20 Jos-L. Hardy, «La moitié de Cabano est en ruines», *op. cit.*, p. 1 et C.-E. Pelletier, *op. cit.*, p. 2. Note: La manufacture de meubles à elle seule employait 60 personnes.
- 21 Roselyne Leclerc, *op. cit.*, p. 25.
- 22 Jos-L. Hardy, «La moitié de Cabano est en ruines», *op. cit.*, p. 22.
- 23 Christian Pelletier, «Une bonne raison pour ne jamais oublier le 9 mai 1950. Elle s'est mariée le lendemain du feu de Cabano», *Bas-Saint-Laurent*, 1, 1 (14 mai 1950): p. 2 et Roselyne Leclerc, *op. cit.*, p. 26.
- 24 Roger Lemelin, «L'aspect humain du feu de Cabano», *Saint-Laurent*, 55, 29 (1<sup>er</sup> juin 1950): p. 7.
- 25 Archives de la Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata.
- 26 Jos-L. Hardy, «La moitié de Cabano est en ruines», *op. cit.*, p. 22.
- 27 Roselyne Leclerc, *op. cit.*, p. 27-28.
- 28 Marc Thivierge, «Dans Cabano ravagé par les flammes. La situation demeure encore très sérieuse», *L'Action catholique*, (10 mai 1950): p. 3.
- 29 Roselyne Leclerc, *op. cit.*, p. 28. Jean-Louis Ouellet, *Si Cabano vous était raconté*, Cabano, Imprimerie Passion Impression, 2000, p. 30. Jean-Pierre Boucher et Claire Laplante, *op. cit.*, p. 38.
- 30 Marie-Josée Lavoie, *Cabano: une agglomération urbaine*, Rimouski, Collège de Rimouski, 1978, p. 25.
- 31 Roselyne Leclerc, *op. cit.*, p. 27-28.
- 32 Jean-Louis Ouellet, *op. cit.*, p. 34.
- 33 Jos-L. Hardy, «Après le sinistre», *op. cit.*, p. 1. Gérard Fecteau, *op. cit.*, p. 3.
- 34 Jos-L. Hardy, «Grande générosité de la population», *Le Soleil*, 69, 112 (10 mai 1950): p. 1.
- 35 Ernie Wells, «Il y a 45 ans, le Bas-Saint-Laurent vivait 2 catastrophes. Cabano en feu!», *Le Bas-Saint-Laurent*, 1, 1 (14 mai 1995): p. 2. Roselyne Leclerc, *op. cit.*, p. 27.
- 36 Roselyne Leclerc, *op. cit.*, p. 27.
- 37 Christian Pelletier, «Cabano rend hommage à MM. Ernest Pelletier et Gérard Collin», *Le Saint-Laurent Portage*, 114, 49 (3 décembre 2008): p. 41.
- 38 Jean-Louis Ouellet, *op. cit.*, p. 31. Jean-Pierre Boucher et Claire Laplante, *op. cit.*, p. 38. Jacques Cimon. «Cabano a failli subir le sort tragique de 1950», *Le Soleil*, 11 juillet 1966, p. 12.
- 39 [Anonyme], «Le moulin Fraser incendié», *Le Saint-Laurent*, 71, 38 (14 juillet 1966): p. 1. Jacques Cimon, *op. cit.*, p. 12.
- 40 Jean-Louis Ouellet, *op. cit.*, p. 39.
- 41 Marie-Josée Lavoie, *op. cit.*, p. 25-26. [Anonyme], «Reconstruction du moulin Fraser. Cabano est optimiste», *Le Saint-Laurent*, 71, 38 (14 juillet 1966): p. 1.
- 42 Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata, p. 357.
- 43 Société d'histoire et d'archéologie du Témiscouata, *op. cit.*, p. 357 et Marie-Josée Lavoie, *op. cit.*, p. 26-27.
- 44 Norampac, «Norampac – Cabano» ([http://www.norampac.com/cas/fr/1\\_0/1\\_0\\_1/1\\_0\\_1\\_2/1\\_0\\_1\\_2\\_5\\_2.jsp](http://www.norampac.com/cas/fr/1_0/1_0_1/1_0_1_2/1_0_1_2_5_2.jsp)).
- 45 Ville de Cabano, «ville de Cabano», ([www.ville.cabano.qc.ca](http://www.ville.cabano.qc.ca)).

# Sœur Irène Fournier, r.s.r. et les Cercles de jeunes naturalistes (Sœur Marie-Immaculée, 1912-1974)

André ST-ARNAUD<sup>1</sup>

## La jeunesse

Marie-Irène Fournier, est née à Baie-des-Sables, le 2 juin 1912. Cette fille d'Étienne Fournier et de Marie-Emma Gagnon allait marquer de son amour de la nature la région entière du Bas-Saint-Laurent/Gaspésie.

Irène Fournier était considérée comme la sainte de cette famille de dix-sept enfants. Elle était la sœur du Dr Robert Fournier.

*On l'appelait la reine, peut-être pour simplifier son nom, mais surtout, selon le témoignage d'un de ses frères, parce que, dès son jeune âge, ses qualités personnelles faisaient d'elle vraiment une reine de bonté, de confiance et de réconfort. En communauté, elle continua toute sa vie d'être reine par l'activité discrète et bienfaisante de sa vocation, par son dévouement à toutes les responsabilités qu'on lui confiait, par son esprit créatif, par son amour de la nature et des arts, par son inlassable dévouement et sa vive compréhension de la jeunesse.*

Dès l'âge de sept ans, elle perdit sa mère: ce départ prématuré affecta beaucoup la fillette. Elle se couchait dans l'herbe des champs et regardait les nuages, ou bien elle s'installait au bord du fleuve et contemplait la mer; elle espérait voir revenir sa mère entre deux nuages, entre deux vagues.

À cette époque, les sœurs de l'Immaculée-Conception visitaient les familles, ce qui avait inspiré à Irène le



Sœur Irène Fournier

désir d'aller en Chine. Quand le père aumônier a dit à la jeune fille: «*Votre place, c'est chez les sœurs du Saint-Rosaire: l'apostolat chez nos jeunes vaut bien le travail auprès des Chinois*», ce fut pour elle la réponse définitive sollicitée de la Sainte Vierge. Elle entra en religion, le 26 juillet 1929.

Ceux qui ont connu les talents de sœur Irène pour le dessin et les arts ont compris jusqu'à quel point la

beauté de la nature gaspésienne a orienté l'avenir de cette religieuse. Elle a vraiment communiqué à la nature. Dans ses jeunes années, elle aimait jardiner: rien de mieux pour toucher la vie, la beauté, le merveilleux, le mystère.

## Les Cercles des jeunes naturalistes

Sœur Irène Fournier, mieux connue des anciens sous son nom de religieuse Marie-Immaculée, est une des grandes figures de l'histoire des Cercles des jeunes naturalistes (CJN). Avec d'autres consœurs du Saint-Rosaire, elle a contribué activement à bâtir le secteur CJN du Bas-Saint-Laurent-Gaspésie et à le maintenir actif; elle y a consacré plus de 40 ans de ses 45 ans de vie religieuse (1932-1974). Si les religieuses du Saint-Rosaire ont fait de cette immense région l'une des mieux structurées et des plus vivantes du monde des CJN, sœur Marie-Immaculée y est pour beaucoup.

Ce petit bout de femme qui, en 1956, partagea avec deux autres coordonnatrices la tâche de présidente de la région du Bas-Saint-Laurent, assumée pendant 25 ans par sœur Marie-de-Sainte-Victoire (1931-1956), avait une puissance de travail formidable et un don d'organisation. Elle aurait pu tenir occupée une armée, selon une heureuse expression d'une de ses admiratrices et amies, sœur Marie-Jean-Eudes, s.s.a. Quand elle demanda de l'aide à sa supérieure, on a dit: «*Si on lui donne une aide, sœur Irène la fera mourir; si on lui en donne quatre, elle les fera mourir toutes les quatre*». Elle

avait le talent de faire travailler les autres, mais en se donnant la première et ses compagnes avouent qu'elles-mêmes faisaient peu de chose en comparaison de ce que sœur Irène accomplissait.

Cette capacité de travail était soutenue par une force de volonté qu'on pouvait parfois prendre pour de l'entêtement. Sa supérieure avoua un jour: «*Quand sœur Irène veut quelque chose, elle l'obtient*». Ajoutons qu'elle savait y mettre tout le tact et la délicatesse nécessaires.

Un grand facteur de succès dans la vie des cercles fut la visite des coordonnateurs de secteur. Sœur Fournier était partout à la fois pour soutenir les bonnes volontés, conseiller, stimuler, féliciter. Organiser une exposition de sciences naturelles, avec ce que cela suppose de démarches, de fatigues, de patience, de dévouement, ou encore organiser un congrès régional ou provincial de jeunes naturalistes: voilà des tâches qui étaient à la hauteur de ses capacités. Ses talents artistiques la servirent à merveille dans ces circonstances; les travaux présentés par les cercles de la région ont suscité l'admiration des foules de visiteurs et révélé le goût et le souci de la perfection de l'animatrice responsable.

Sœur Fournier fut l'initiatrice de la formule du Festival de la nature qui, depuis 1956, couronne les activités de l'année et donne lieu à un rassemblement impressionnant des naturalistes et de leurs directeurs. Elle a mis sur pied les camps de sciences naturelles qui, chaque été, depuis 1966, initient des centaines de jeunes à l'étude de la nature, forment des équipes de moniteurs et préparent des professeurs. Elle a créé et animé des cercles de vacances, dont un certain nombre sont devenus des cercles de loisir fonctionnant toute l'année. Elle a su utiliser et faire utiliser les merveilleux instruments de travail que sont les cahiers d'épreuves et de brevets. Une de ses plus belles réalisations, c'est le Jardin de la nature fondé en 1969 pour les



Frère Adrien Rivard, fondateur des C.J.N.

enfants de quatre ans: avec quelle joie, elle racontait les réflexions de ces petits à qui «*tante Irène*» ouvrait le grand livre de la nature!

### **Après Dieu, les Cercles de jeunes naturalistes**

On peut affirmer sans hésitation que sœur Irène Fournier a vécu pour les Cercles des jeunes naturalistes, ses «*chers C.J.N.*», comme elle se plaisait à répéter. Après Dieu, la Vierge et sa communauté, elle s'est donnée entièrement à ces cercles. Tout cela ne faisait qu'un dans sa vie.

Ses Cercles de jeunes naturalistes ont prolongé sa vie presque miraculeusement. Lorsqu'elle s'est effondrée en pleine assemblée générale, en 1972, tous étaient convaincus que c'était la fin. Sauf sœur Irène... Par une force de volonté incroyable et une foi inébranlable, elle s'est remise sur pied pour reprendre en partie son travail et faire les trois camps de l'été de 1973. Au Congrès

de 1973, il fallait bien qu'elle soit là pour recevoir ses chers naturalistes. Ce fut son dernier congrès. En septembre 1974, la semaine qui précéda sa mort, elle examinait encore page par page des cahiers d'épreuves et signait les brevets de quelques privilégiés. Elle écouta religieusement le récit du Congrès de Montréal. Elle rendit l'âme le 30 septembre 1974.

Sœur Fournier a eu beaucoup d'emprise sur les jeunes parce qu'elle les a profondément aimés. Elle avait le respect de la personne, même d'un tout-petit, et les jeunes pouvaient la déranger en tout temps. Tous la connaissaient dans la région et la considéraient comme une mère. L'accueil triomphal spontané que les campeurs lui ont réservé au camp de 1973 est très significatif. Les témoignages des jeunes autour de sa tombe furent touchants et les gerbes de fleurs, préparées par des enfants, sont le «*symbole de ce qu'elle a aimé et de ce qu'elle nous a fait aimer*», selon l'expression des jeunes de Nazareth.

### **Une gerbe de vertus**

Impossible d'exposer en si peu de pages tout ce qui mérite d'être relevé dans la vie de sœur Fournier. Organisatrice hors de pair, cette religieuse réussissait pourtant à s'effacer. Ce n'était pas une personne à paraître en public, à recevoir honneurs et félicitations. Rares sont les photos où elle apparaît, rares les assemblées où elle a pris la parole. À la grande exposition qu'elle a montée en 1956, on la retrouve au jubé parmi les jeunes. Une telle vertu d'humilité ajoutait au charme de cette collaboratrice.

Peu savent la place que la souffrance occupa dans la vie de cette femme si active. Elle a été sourde pendant 25 ans; elle est demeurée calme, en pleine possession d'elle-même, sans jamais manifester d'aigreur à cause de sa surdité. Elle a souffert de maux de gorge, particulièrement au camp. Sa colonne vertébrale ajouta à la croix

déjà lourde. Jamais de plainte jusqu'aux derniers moments, malgré le cancer qui épuisa ses forces. Ce qui lui causait le plus de souffrance, ce n'était pas tant la douleur physique que l'arrêt forcé dans son activité. En mars 1972, elle attendait sa place à l'Hôtel-Dieu de Québec: *«Imaginez mes points d'interrogation au sujet de nos camps et de toutes nos activités, écrit-elle... Plus je retarde à partir, plus retarde mon retour. Mais j'essaie d'avoir confiance malgré tout»*. Ce n'est pas sa maladie qui la préoccupe, mais ses chers Cercles des jeunes naturalistes.

On découvre deux personnages chez cette femme: l'animatrice des CJN et la religieuse dans sa vie privée. Bien différents semble-t-il. Dans l'intimité, elle était joyeuse, pleine d'humour, taquine, espiègle même. Soirées inoubliables passées à rire, en identifiant les plantes avec des compagnes d'excursion, après la fatigue de la journée. Il y aurait bien d'intéressantes anecdotes à raconter à ce sujet.

Enfin, signalons la très grande dévotion pour sa patronne. Les normaliennes, à qui elle enseignait le dessin, affirment que leur professeur terminait tous ses cours en parlant de la Sainte Vierge, avec une telle simplicité que ces grandes filles acceptaient très bien la leçon. Les campeurs, également, entendaient parler de Marie.

\* \* \*

Sœur Irène Fournier s'était fixé un objectif qui orienta toute son action: apprendre aux jeunes les joies de la nature. Elle l'a atteint. La jeunesse de la Gaspésie, en découvrant les richesses de son pays, a appris à connaître et à aimer ces merveilles.

Depuis le temps où, jeune religieuse, elle assista à la naissance du premier cercle de la région à Baies-des-Sables en septembre 1931 (CJN Sainte-Élisabeth, fondé par l'abbé Cléophas Morin et sa sœur mère Marie-de-la-Visitation, r.s.r., cercle qui

existe encore aujourd'hui), cette grande éducatrice n'a cessé de travailler à l'extension de l'organisme, soit comme directrice de cercle (1932-1940), comme professeur à l'École normale (1954-1964), comme coordonnatrice, animatrice et présidente de la région de l'Est-du-Québec (1956-1974). Son action se prolongera désormais par toutes les directrices de cercles qu'elle a formées et par les milliers de jeunes qui en garderont longtemps un souvenir vivant. Une réserve écologique de 440 hectares, située non loin de Matane porte son nom (réserve écologique Irène-Fournier).

## Note

1 Source: Archives du secrétariat des Cercles des jeunes naturalistes (Tract n° 150).

Collaboration: père Dollard Sénécal, s.j. et Manon Fournier.

L'auteur (André St-Arnaud) a été vice-président des Cercles des jeunes naturalistes, de 1992 à 1993 et en 1997 et de 2006 à 2008. Président des Amis de l'Insectarium de Montréal de 1992 à 1993 et membre de l'Association des Fournier d'Amérique depuis 2003 et président-fondateur de L'Association des descendants de Paul Bertrand dit Saint-Arnaud.

# La seigneurie de Pachot ou Grand-Métis

*Béatrice CHASSÉ*

Pachot ou Grand-Métis était la plus petite seigneurie que possédaient les dames Drapeau. Même si elle était petite, cette seigneurie a causé de gros problèmes à ses propriétaires. La faute en revenait à l'ignorance des administrateurs coloniaux à l'époque des concessions d'origine. Pachot a été concédé en 1689 par le gouverneur Denonville à François Pachot, négociant de Québec, qui a donné son nom à son fief; plus tard, ce territoire a aussi été connu sous le nom de Grand-Métis. Le titre d'origine était parfaitement clair tout en étant erroné. La concession, octroyée en 1689 par le gouverneur Denonville au négociant Pachot, donnait une lieue de front, moitié en descendant et moitié en remontant à partir de la rivière Métis, par une lieue de profondeur<sup>1</sup>. Cependant, quatorze ans plus tôt, en 1675, le gouverneur Frontenac avait concédé au sieur Jean-Baptiste de Peiras, conseiller au Conseil souverain, une étendue de terre de deux lieues de front, en descendant immédiatement à partir de la rivière Métis, par deux lieues de profondeur<sup>2</sup>. Il y avait un empiétement qui était évident. La demi-lieue de front sur la rive droite de la rivière Métis avait été concédée, à quatorze ans d'intervalle, à deux propriétaires différents et le titre du sieur de Peiras était antérieur à celui du sieur Pachot.

Sur les fiefs des deux côtés de la rivière Métis, les seigneurs n'ont pas tenu feu et lieu et ne se sont pas souciés d'y établir des habitants. Pendant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, on a fonctionné, sûrement de bonne foi, en se croyant les véritables concessionnaires de la demi-lieue au-delà de la rivière Métis. Lorsque René Lepage de Sainte-Claire achète le fief, en 1703, de Françoise

Juchereau, veuve Pachot, la vendeuse reprend les mêmes limites que celles données dans la concession de 1689, soit une demi-lieue au-dessus et une demie au-dessous de la rivière Métis<sup>3</sup>. Pierre Lepage de Saint-Barnabé I présente cette même description avec son aveu et dénombrement en 1724<sup>4</sup>. Quant au seigneur Joseph Drapeau, prudemment, il ne donne aucune limite au fief Pachot qu'il achète avec les seigneuries de Rimouski, en 1790<sup>5</sup>. Puis, lorsque Mathew McNider acquiert, en 1802, la seigneurie des descendants du sieur de Peiras, il ignore tout à fait l'imbro-

glio qui existe entre son fief et celui de Pachot. Le nouvel acquéreur reprend presque mot à mot la description donnée dans la concession d'origine qui remonte à 1675, soit: «Deux lieues de terre de front le long du fleuve St. Laurent à prendre du milieu de la largeur de la rivière appelée [sic] Mitis, & delà en descendant ledit fleuve St. Laurent jusque & au bout des dites deux lieues de front, sur deux lieues de profondeur ensemble les îles ou îlets appelées [sic] St. Barnabé»<sup>6</sup>. Il est évident que depuis plus d'un siècle on n'avait pas progressé dans la connaissance de cette région.



Carte de la région de Grand-Métis. (<http://atlas.nrcan.gc.ca>)

Il a fallu attendre le début du XIX<sup>e</sup> siècle avec l'établissement des pionniers amenés par Mathew McNider pour que l'on prenne conscience des difficultés que posait la borne entre le fief Pachot et la seigneurie de Métis. À cette époque, Luce-Gertrude Drapeau savait sûrement à quoi ressemblait son fief. Elle savait aussi qu'elle perdait la demi-lieue au-delà de la rivière Métis. En 1836, elle présentait une requête, en son nom et au nom de ses soeurs, au gouverneur Gosford «pour se faire indemniser pour la perte d'une partie importante de leur territoire»<sup>7</sup>. Lord Gosford avait la réputation d'être un homme généreux et sympathique, mais le moment ne pouvait être plus mal choisi. Le gouverneur était débordé par toutes les assemblées incendiaires qui se multipliaient à cette époque-là dans le Bas-Canada, notamment en 1837 où on dut faire appel à l'armée pour écraser les rebelles à Saint-Charles et à Saint-Eustache. Gosford ne pouvait pas supporter de telles situations de violence. Il demanda son rappel et en 1838, il fut remplacé par Lord Durham. Comme celui-ci avait comme premier mandat de s'occuper de la question des rebelles du Bas-Canada, les sœurs Drapeau durent attendre jusqu'en 1846 avant d'avoir une réponse, toute négative. Les seigneures de Rimouski n'ont obtenu ni la demi-lieue au-delà de la rivière Métis, ni compensation pour cette perte<sup>8</sup>. Cependant, ces démarches démontrent que Luce-Gertrude ne désarmait jamais et que les sœurs Drapeau étaient capables de faire jouer leurs influences parmi les plus hautes instances.

Les dames Drapeau n'ont jamais accepté le jugement imposé par les autorités coloniales. En 1851, Luce-Gertrude Drapeau faisait construire un moulin à farine, c'est-à-dire un moulin seigneurial dans une seigneurie qui n'en avait jamais eu. Elle voulait ainsi marquer des points de l'autre côté de la rivière Métis. Le bâtiment devait être élevé sur la rive droite (au nord-est) de cette rivière,

à l'endroit appelé «la pêche à l'anguille»<sup>9</sup>. Le contrat pour la construction de ce bâtiment a été passé devant le notaire Michel Tessier, le 21 mai 1850<sup>10</sup>. Louis Bernard, meunier et constructeur de moulins, s'engageait à terminer tous les travaux pour le premier mars 1851. Luce-Gertrude Drapeau a pensé à tout et a énuméré de nombreuses spécifications. Le moulin devait être bâti en bois, à deux étages, avec cheminée de pierre. Il s'agissait d'un grand bâtiment, de 54 pieds de long sur 34 pieds de large, qui pourrait moudre «toute espèce de grain». En plus du mécanisme et des dalles, le constructeur devait bâtir une grange et une étable. Puis, il devait parachever un chemin allant du pont de la rivière Métis jusqu'au pied des côtes. Louis Bernard s'engageait aussi à faire trente arpents d'abattis autour du moulin, pour éviter tout risque d'incendie.

Celui-ci devait recevoir une somme de 800 livres comme prix de son travail. Cependant après que Luce-Gertrude Drapeau eut payé les dettes de Louis Bernard, retenu le montant des rentes seigneuriales, payé les matériaux qui étaient à la charge du constructeur, il ne restait plus que 225 livres comme salaire à l'entrepreneur. Et encore celui-ci était-il tenu responsable de tous les bris qui pourraient survenir pendant les deux ans qui suivraient la date de la livraison du bâtiment. Après la lecture de ce contrat, l'on comprend que Luce-Gertrude Drapeau était à l'image de son père. Elle ne se faisait aucun scrupule pour exploiter à la limite tous les avantages d'une situation. Louis Bernard, de Saint-Gervais-de-Bellechasse, était analphabète. À la fin du régime seigneurial, Luce-Gertrude Drapeau saura tirer profit du moulin qu'elle avait fait construire sur le site de «la pêche à l'anguille».

D'après les mesures de l'arpenteur Ballantyne qui ont prévalu pour la préparation des *Cadastres abrégés des seigneuries de Québec*, en 1858, les dimensions du fief Pachot étaient fixées à «½ lieue de front sur le

fleuve sur une lieue de profondeur partie dans la paroisse de St-Octave-de-Métis et partie dans Ste-Flavie»<sup>11</sup>. Nous savons qu'il était borné à l'est par la rivière Métis et à l'ouest par la seigneurie de L'Anse-aux-Coques (ou Lepage-Thivierge). Sur cette superficie vivaient cinquante-neuf censitaires à la fin du régime seigneurial. L'évaluation des biens appartenant aux seigneures, consignée dans *Les Cadastres abrégés [...]*, donnait \$8,709.33 pour les cens et rentes, les lods et ventes et le moulin banal. Mais Luce-Gertrude Drapeau n'en resta pas là.

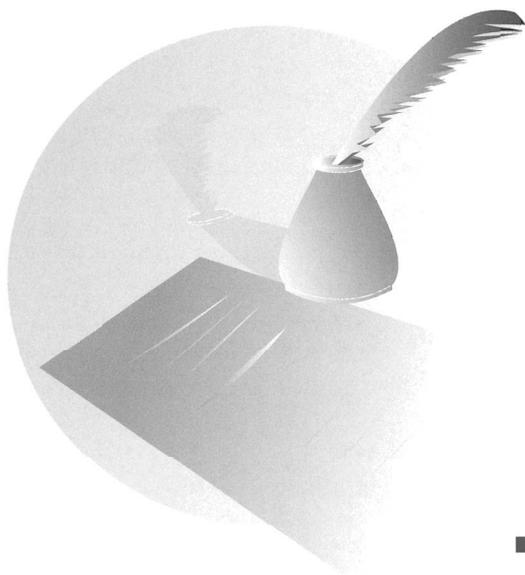
Comme les seigneurs avaient le droit de demander une réévaluation, elle se prévalut de ce droit. Elle réussit de cette façon à obtenir \$2,000.00 de plus. Le moulin qu'elle avait fait construire en 1851, disait-elle, avait été détruit en partie par une crue subite des eaux en 1854 et elle avait dû le faire reconstruire. Puis, fait non moins important, on avait bâti deux autres moulins à des endroits pas très éloignés du sien. Cela avait porté atteinte à ses droits de banalité<sup>12</sup>. Finalement, une évaluation définitive se chiffrait de la façon suivante:

Valeur des cens et rentes	\$916.83
Valeur des lods et ventes	\$1,042.50
Valeur de la banalité	\$2,000.00
Valeur du moulin banal	\$6,750.00
	<hr/>
	\$10,709.33

C'était une somme impressionnante au XIX<sup>e</sup> siècle, même si le petit fief Pachot était le moins évalué de toutes les seigneuries des dames Drapeau. Il était aussi le moins peuplé avec ses 59 censitaires, répartis sur seulement deux rangs. Remarquons que le moulin banal de «la pêche à l'anguille», marqué \$6,750.00 dollars, avait coûté beaucoup moins cher. Comme les habitants continuaient toujours à payer les cens et rentes (ou la rente constituée), être propriétaire de seigneurie à cette époque-là demeurait intéressant, mais seulement dans l'immédiat, car la rente constituée ne fut jamais augmentée.

## Notes

- 1 *Chronica IV*, concession à François Pachot par le marquis de Denonville, 7 janvier 1689. Tiré de P.-G. Roy, *Concessions en fief et seigneurie*, vol. IV, p. 35.
- 2 Concession par Frontenac à J.-B. de Peiras, 6 mai 1675, P. G. Roy, *Concessions en fief et seigneurie*, vol. III, p. 149.
- 3 Vente par Charlotte-Françoise Juchereau à René Lepage du fief Pachot, 25 août 1703, ANQQ, notaire Chambalon.
- 4 Aveu et dénombrement pour les seigneuries de Rimouski et rivière Mitis, 25 août 1724, ANQQ, Aveux et dénombremens, vol. I, f.183v.-186r.
- 5 Vente par Louis Lepage de Saint-Germain à Joseph Drapeau, 24 juin 1790, ANQQ, notaire Louis Deschenaux.
- 6 Vente par Antoine Joubin dit Boivert à Mathew McNider du fief de Mitis, 29 mai 1802, ANQQ, notaire Charles Voyer.
- 7 Reynald Gagnon, «L'histoire territoriale des seigneuries...», *L'Estuaire*, juin 2003, p. 19.
- 8 Pascal Gagnon, «Le fief Pachot, 1689-1854» dans Alexander Reford, *Villégiature au Bas-Saint-Laurent: Métis-sur-Mer, Saint-Patrice et Cacouna. Summer communities along the St. Lawrence River: Metis Beach, St. Patrick and Cacouna*, collection Les Cahiers de L'Estuaire n° 1, Rimouski, Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent, GRIDEQ et Héritage Bas-Saint-Laurent, 2002, p. 10.
- 9 Je fais appel aux lecteurs de la revue *L'Estuaire* qui pourraient localiser précisément ce site.
- 10 Marché entre Louis Bernard et les seigneuses de Rimouski, 21 mai 1850, ANQQ, notaire Michel Tessier, n° 7158.
- 11 «Désignation par l'arpenteur Ballantyne des seigneuries de Rimouski, [...]», ANQQ, Seigneuries, P-240/34, chemise Pachot, s. d., vers 1854.
- 12 *Cadastre abrégé des seigneuries du district de Québec*, vol. II, n° 96.



## Nouvelles brèves

*Euchariste MORIN*

■ Au cours de la dernière année, plusieurs bâtiments ont été protégés en vertu de la Loi sur les biens culturels par les municipalités du Bas-Saint-Laurent, ce qui porte à 47 le nombre de monuments historiques cités et à 25 sites du patrimoine. Ont donc été cités monument historique: la chapelle de Notre-Dame-des-Murailles et le Vieux théâtre de Saint-Fabien, l'École Delisle de Rivière-Ouelle, l'ancien magasin général Norbert-Dionne de Saint-Pacôme, les presbytères de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs sur l'île Verte et de Saint-Philippe-de-Néri, alors qu'ont été constitués en site du patrimoine, la place de l'église de Saint-Bruno, le site du moulin Lavoie à Saint-Pascal, le site de l'église de L'Isle-Verte et les cinq noyaux religieux à Rivière-du-Loup.

■ Des bâtiments religieux seront restaurés au cours des prochains mois, grâce à l'appui financier du ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine et du Conseil du patrimoine religieux du Québec, soit l'église de Sainte-Angele-de-Mérici (phase 3), l'église de Saint-Jacques-le-Majeur à Causapsal (phase 2), l'église de Sainte-Luce et l'église Marie-Médiatrice d'Estcourt (phase 2). Le programme de restauration du patrimoine religieux s'adresse aux édifices religieux ayant une valeur patrimoniale supérieure (cote A, B ou C), attribuée lors de l'inventaire national des lieux de culte du Québec réalisé en 2004.

■ Huit nouveaux projets de restauration de biens culturels sur le territoire du Bas-Saint-Laurent ont été annoncés au cours de la dernière année dans le cadre du Fonds du patrimoine culturel québécois dont quatre monuments historiques classés: la Maison Louis-Bertrand de L'Isle-Verte, le site de pêche Matamajaw à

Causapsal, la Maison Côté à Saint-Anaclet, la Maison Chapais à Saint-Denis, et quatre monuments protégés par les municipalités: le magasin général Norbert-Dionne de Saint-Pacôme, l'École Delisle de Rivière-Ouelle, une maison sise au 66 route du Fleuve à Sainte-Luce et le presbytère de Saint-Philippe-de-Néri qui sera recyclé en bibliothèque.

■ La grange Adolphe-Gagnon de Saint-Fabien, monument historique classé en 2006, a fait l'objet d'importants travaux de restauration et ouvrira ses portes au public à l'été 2009. On pourra y découvrir l'architecture unique de ce bâtiment agricole et la riche histoire de l'agriculture dans la région. Ce projet est une réalisation de La Fondation de l'Écomusée de l'Est du Québec, propriétaire de la grange Adolphe-Gagnon, dont la mission est d'assurer sa sauvegarde et sa mise en valeur.



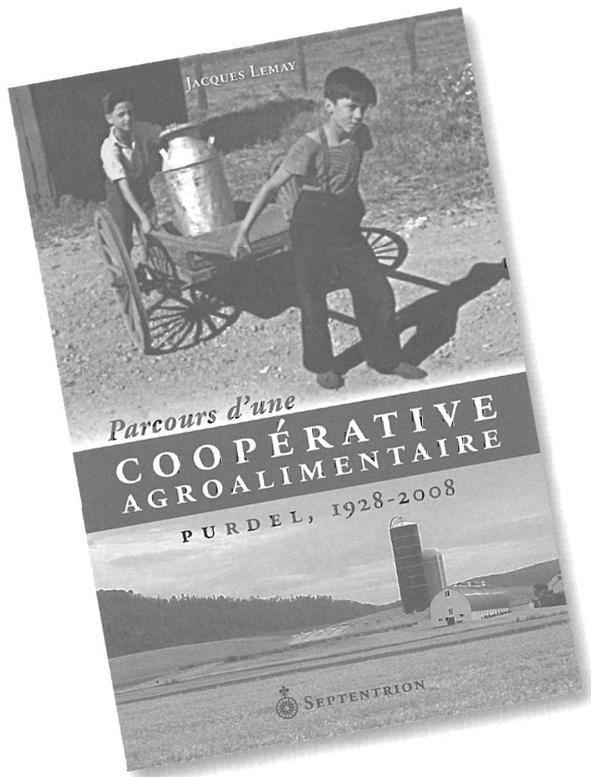
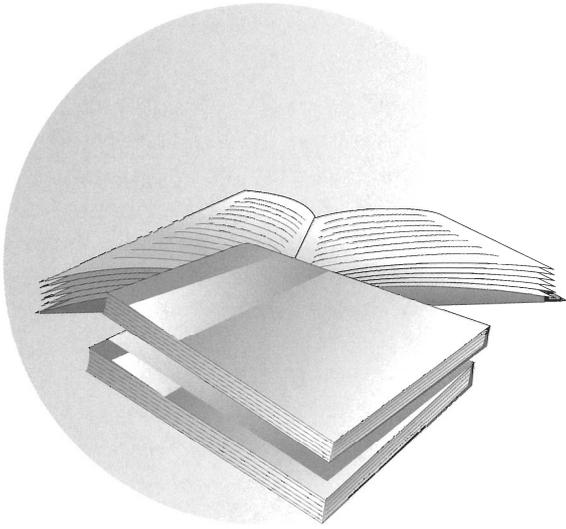
La grange Adolphe-Gagnon de Saint-Fabien.  
(Ministère de la Culture, des Communications et de la Condition féminine du Québec)

**Note de la rédaction de *L'Estuaire*:**

**Une louable suggestion...**

Vous souhaitez contribuer financièrement à la diffusion des connaissances dans le domaine de notre histoire régionale? L'équipe de rédaction de la revue *L'Estuaire* accueillera avec reconnaissance tout legs (par voie testamentaire) ou don (de votre vivant) favorisant la poursuite de ses activités. Légalement, toute donation devrait être faite au nom de la Société d'histoire du Bas-Saint-Laurent. À l'avance, nous vous remercions de votre générosité.

## Des livres à lire!



Jacques Lemay,

*Parcours d'une coopérative agroalimentaire  
Purdel, 1928-2008,*

Québec, éditions du Septentrion,  
2008, 224 p.

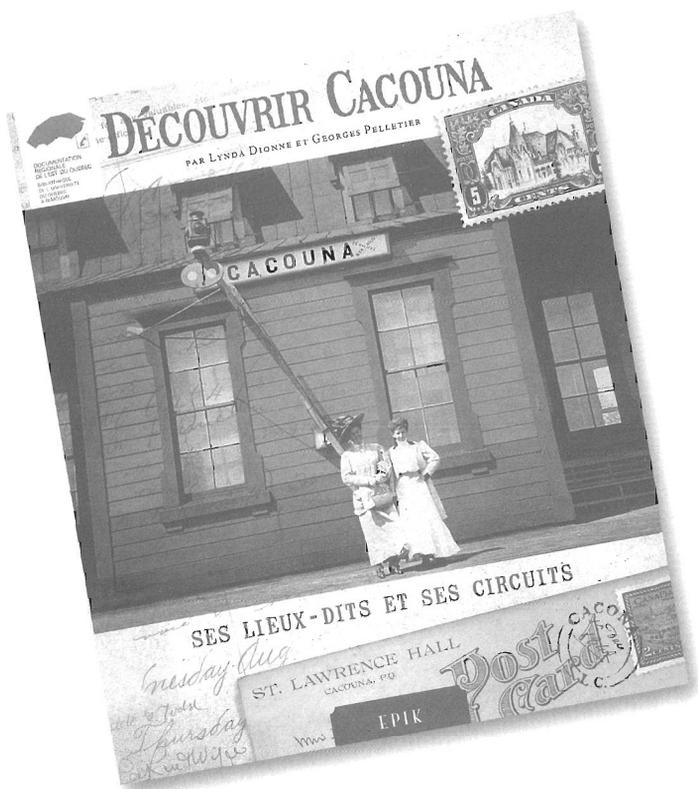
Créée en 1928 au Bic, la coopérative alimentaire Purdel a souligné ses 80 ans en 2008. Quoi de mieux que de célébrer cet anniversaire par un livre commémoratif: Jacques Lemay, un professeur d'histoire à l'UQAR qui s'intéresse depuis longtemps aux mouvements de colonisation et de coopération, vient de publier, aux éditions Septentrion, un ouvrage de 224 pages qui trace le parcours de cette entreprise. L'ouvrage contient de nombreuses photos et statistiques.

D'abord une petite coopérative de village, Purdel a traversé les crises économiques, les guerres mondiales, l'éloignement des grands centres et la mondialisation, pour grandir et devenir une organisation solide et bien enracinée dans son milieu. Principalement connue pour ses activités dans le secteur laitier, Purdel a également fait ses preuves au fil des ans dans la vente d'animaux, de pommes de terre, de grains et semences, de fromage et de beurre, etc. Après avoir transféré ses intérêts laitiers dans les compagnies Natrel et Lactel, elle a maintenant recentré ses actions dans le développement de l'agriculture régionale. Ainsi, elle a réorganisé l'approvisionnement à la ferme, et elle a créé des filières dans le porc et la volaille.

Les interventions de Purdel dépassent largement le Bas-Saint-Laurent, avec des activités sur la Côte-Nord, en Gaspésie et au Nouveau-Brunswick. Comme toute bonne coopérative, elle favorise aussi l'éducation à la solidarité, à la démocratie et à la participation active des jeunes.

L'entreprise doit maintenant réagir face aux défis de la mondialisation de l'agriculture et à la chute des revenus chez les agriculteurs. «*L'héritage du passé de la coopérative reste le meilleur garant de son avenir*», conclut l'auteur.

**Mario BÉLANGER**



Lynda Dionne et Georges Pelletier,

*Découvrir Cacouna, ses lieux-dits et ses circuits,*

Cacouna, Journal Épik de Cacouna, 2008,  
96 pages. ISBN-978-2-9808662-1-0  
(epik@sympatico.ca)

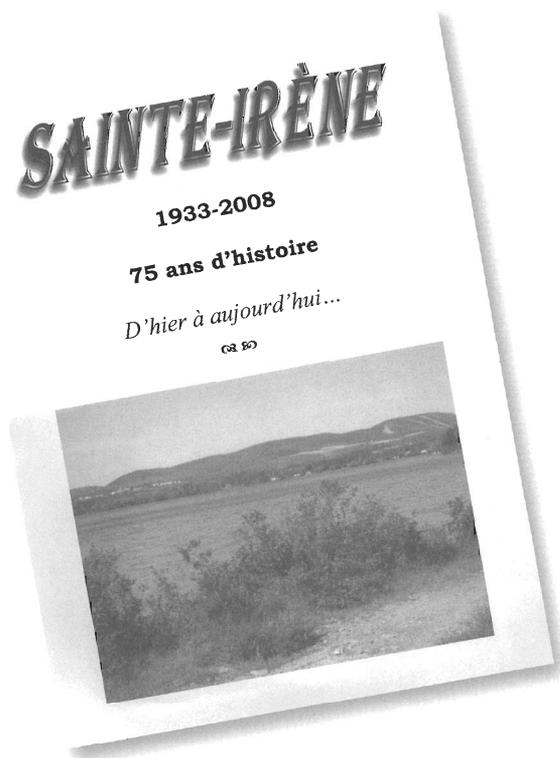
Quel magnifique ouvrage! Iconographie, cartographie et une conception graphique réussie confèrent à ce livre sur le patrimoine et l'histoire de Cacouna une facture digne des grands éditeurs. Cela démontre notre capacité en région d'offrir aux lecteurs des livres de qualité.

Voici le texte rédigé par les auteurs pour la présentation de ce livre:

*Nous avons profité de cette réédition pour mettre, davantage, en valeur le patrimoine et le paysage culturel de Cacouna, en fait, tous ces lieux qui ont marqué l'histoire dès l'établissement des pionniers aux abords du Saint-Laurent. L'interrelation entre l'homme et son environnement a marqué ces premiers lieux-dits: l'isle de Cacona, le Bord de l'Eau, la rivière des Vases et la Fontaine Claire, avant la formation de la paroisse de Saint-Georges-de-Cacouna. À chacun de ces lieux-dits, des panneaux d'interprétation seront placés tandis qu'à d'autres endroits comme au parc de la Fontaine-Claire, ils sont déjà en place. Les autres panneaux seront installés ultérieurement le long de la route Verte, non loin de ceux de la Montagne et des marais, ainsi que sur le chemin de la Rivière-des-Vases. Nous voulons ainsi promouvoir à Cacouna, la rencontre de l'histoire avec la nature afin que la devanture des terres le long du fleuve devienne un circuit historique qui s'ajoutera à ceux des «Randonnées du Passé». Ce livre est donc un guide pour agrémenter une promenade à pied, ou en vélo. Nous y racontons notre histoire et mettons notre paysage culturel en valeur. Les visiteurs sont également invités à emprunter les sentiers de la nature de Cacouna. Ils sont déjà bien identifiés sur les cartes dans le livre.*

*De plus ce livre se veut un outil de promotion pour permettre aux touristes de découvrir tous les attraits de Cacouna ainsi que tous les bâtiments anciens qui ont marqué notre histoire, édifices religieux, maisons de notable, magasins, maisons de ferme, hôtels et toutes ces villas de style pittoresque construites au XIX<sup>e</sup> siècle aux abords de la falaise, et qui ont fait la renommée de Cacouna. Ainsi en 2000, ce village remarquable a été reconnu comme un des 32 plus beaux villages du Québec.*

**Jean LARRIVÉE**



Renée Madore,

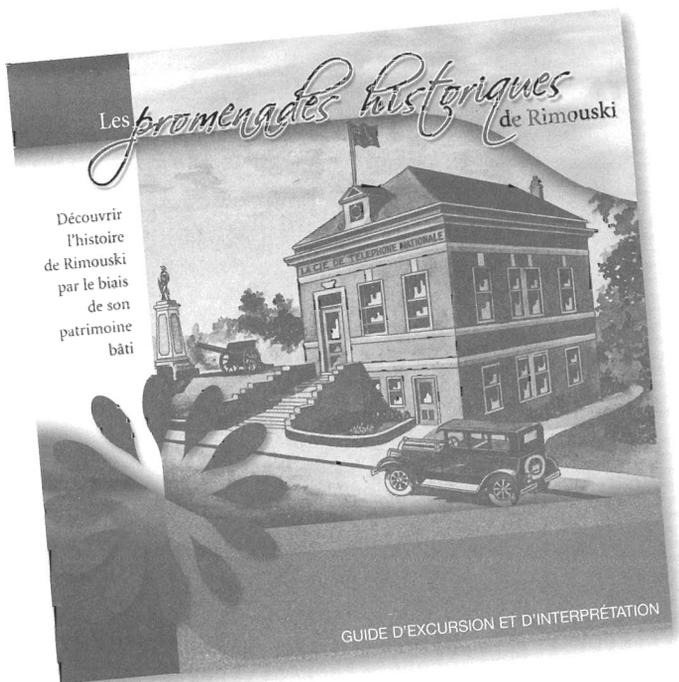
*Renée Madore, Sainte-Irène: 1933-2008, 75 ans d'histoire, d'hier à aujourd'hui,*

Sainte-Irène, 2008, 95 p.

Ce livre de facture sobre est accompagné d'un DVD qui résume, grâce à des photographies, la vie des gens de cette municipalité. L'auteure a subdivisé son ouvrage en quatre chapitres relatant chacun vingt-cinq années de l'histoire de Sainte-Irène, vécue au jour le jour par les habitants de ce village de la Matapédia. À chaque chapitre, Renée Madore reprend les thèmes traditionnels des monographies paroissiales: la vie religieuse, scolaire, économique, municipale et sociale. Des photographies et quelques témoignages des aînés agrémentent la dernière section.

Malgré les soubresauts de l'économie, tels les fermetures d'écoles, d'usines, l'exode, qui fragilisent plusieurs villages du Bas-Saint-Laurent et de la Gaspésie, les gens de Sainte-Irène peuvent s'enorgueillir de belles réussites, qu'il suffise de penser à la station de ski Val-d'Irène et aux fermes Boval. Ces ruraux ont toujours trimé pour survivre comme en témoigne Cécile Rioux, une pionnière de Sainte-Irène: «*Et puis, en 1929-1930, la crise est arrivée. J'avais alors quatorze ans quand on est déménagé à Sainte-Irène dans une cabane, ce que peut appeler une maison en bois rond, sans électricité. (...) Il nous fallait donc allumer trois ou quatre lampes à l'huile pour voir clair un peu. Je ne peux pas dire que nous avons eu de la misère mais il fallait travailler dur*». (page 85)

**Jean LARRIVÉE**



Amélie Brière, Catherine Gélinas et al.,

*Les Promenades historiques de Rimouski:  
guide d'excursion et d'interprétation,*

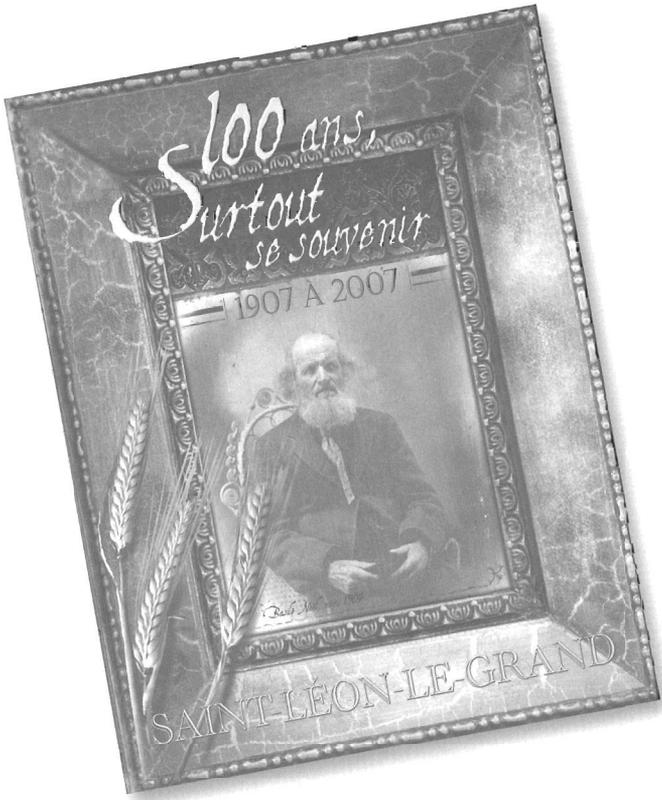
Société rimouskoise du patrimoine,  
2007, 108 p.

Avec cette réédition du guide *Les promenades historiques de Rimouski*, la Société rimouskoise du patrimoine nous invite à arpenter les rues de cette ville en nous suggérant les promenades du manoir, de l'évêché, des villas et des congrégations. Nous y découvrirons non seulement les édifices patrimoniaux les plus significatifs mais aussi une brève histoire de Rimouski.

Le patrimoine rimouskois a été durement restreint par le grand feu de 1950 et par le peu d'intérêt de certains élus municipaux et, il faut bien le dire, d'une partie de la population. Mais il reste encore plusieurs édifices qui méritent le détour et l'effort, somme toute modeste, de s'offrir une promenade d'une heure ou deux pour découvrir la variété architecturale du patrimoine rimouskois. Comment ne pas être impressionné par le château Rouleau ou la maison Dubé sur la rue Saint-Germain Ouest? Et que dire de l'archevêché et de la maison Gauvreau qui ont fait l'objet d'une importante restauration? Les auteurs de ce guide veulent aussi nous sensibiliser aux styles architecturaux plus récents, par exemple la bâtisse qui abrite la très fréquentée Brûlerie d'Ici, au coin des rues Saint-Germain et Saint-Louis.

Bien sûr, d'autres endroits du Bas-Saint-Laurent ont des trésors patrimoniaux probablement plus importants, qu'il suffise d'évoquer Rivière-du-Loup et Kamouraska. Espérons que la réédition de ce guide sur *Les promenades historiques de Rimouski* saura éveiller la curiosité et l'intérêt des plus jeunes afin qu'ils évitent certaines erreurs de quelques-uns de leurs aînés.

**Jean LARRIVÉE**



Adrien Guay et al.,

*St-Léon-le-Grand, 1907-2007: 100 ans, surtout de souvenir,*

Comité du livre souvenir du 100<sup>e</sup> anniversaire de Saint-Léon-le-Grand, 2007, 415 p.

Quel plaisir constamment renouvelé que de tenir entre ses mains ce magnifique livre sur les cent ans de Saint-Léon-le-Grand (1907-2007) dans la vallée de la Matapédia! Le Comité du livre du souvenir n'a pas lésiné sur les moyens: une couverture rigide de grande qualité de teinte sépia, un papier légèrement jauni donnant un cachet ancien, un graphisme soigné sur deux colonnes avec d'abondantes photographies confèrent à cet ouvrage un aspect hors de l'ordinaire. En feuilletant ce livre, tout lecteur souhaitera l'avoir dans sa bibliothèque... Un seul bémol: quelques photographies, trop floues, auraient dû être éliminées.

L'essentiel du contenu de ce livre porte sur l'histoire des familles qui ont bâti ce village matapédien. Pensons aux Bérubé, Deroy, Gendron, Pinel, Perreault, Imbeault, Lavoie, Turcotte et autres. Chacune a sa petite histoire, celle qui constitue le passé de tout un peuple. Les migrations et les déplacements touchent la plupart des familles. À titre d'exemple, voici le début du texte consacré à la famille de Charles Ouellet:

*Charles Ouellet est né à Sainte-Françoise en 1893. Orphelin de mère à 8 ans, il est accueilli par une famille de L'Isle-Verte. À 18 ans, il rejoint ses frères déjà installés à Saint-Léon-le-Grand et demeure chez Lazare.*

*Courageux et vaillant, il émigre au Maine dans le but de travailler dans les chantiers forestiers. De retour après deux ans, il achète une terre dans le rang Lafrance (...) Finalement, il décide d'échanger sa terre du rang Lafrance pour s'installer au rang Barette. (...)*

Outre l'histoire des familles, le Comité du souvenir a abordé de façon succincte les thèmes de l'agriculture, de la forêt, des commerces, des fermes, des associations, etc.

Ne manquez pas ce plaisir unique de lire et de tenir entre vos mains ce livre sur le centenaire de Saint-Léon-le-Grand qui illustre la fierté des quelque 1100 personnes de cette municipalité et l'importance qu'ils accordent à leur histoire.

**Jean LARRIVÉE**



# SOIF

DE TROUVER

**Des formations diversifiées en lettres  
et en sciences humaines**

1 800 511-3382, poste 1320 | [info.sup@uqar.ca](mailto:info.sup@uqar.ca)

**UQAR**

Rimouski | Lévis

[www.uqar.ca](http://www.uqar.ca)